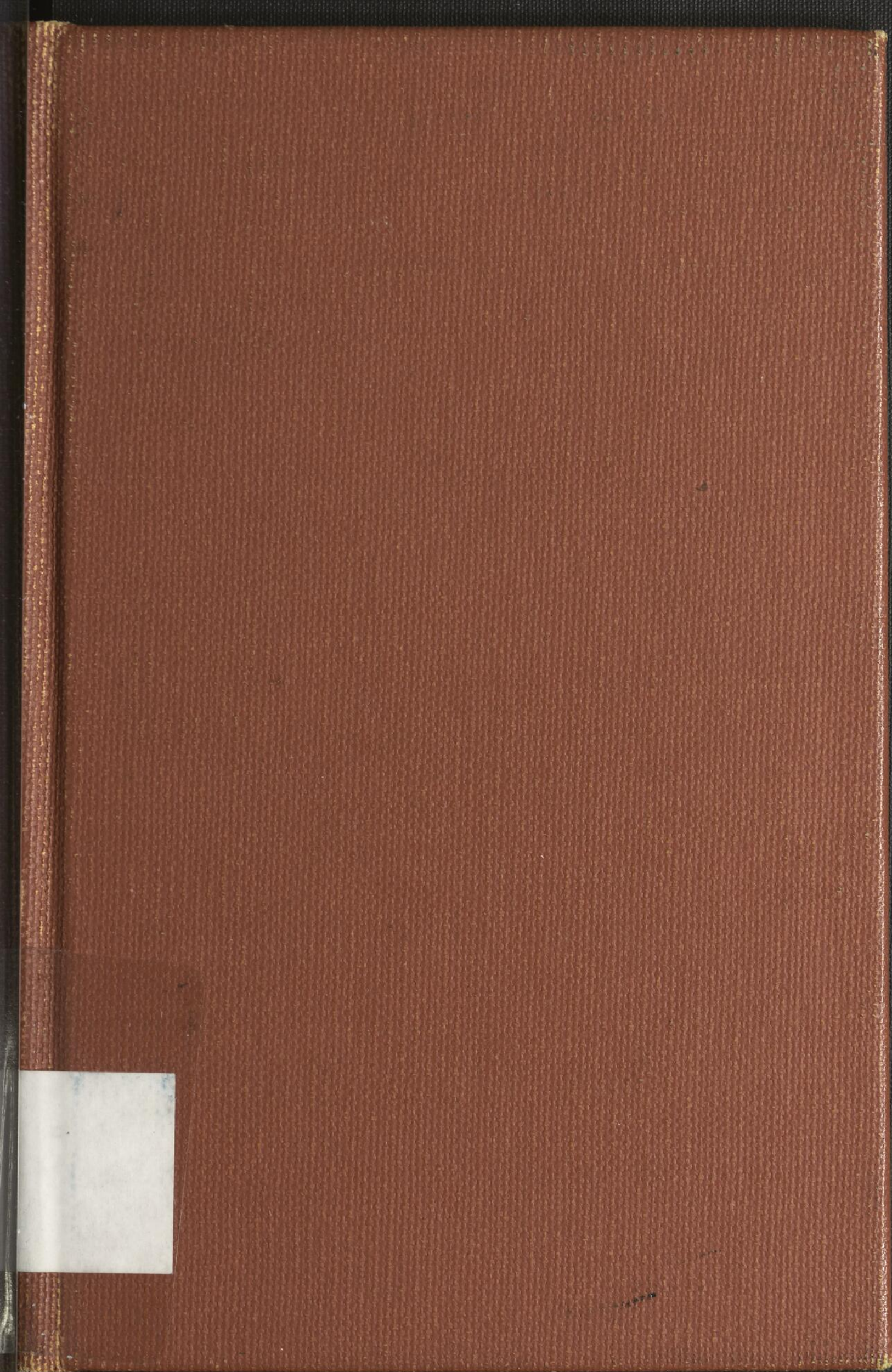
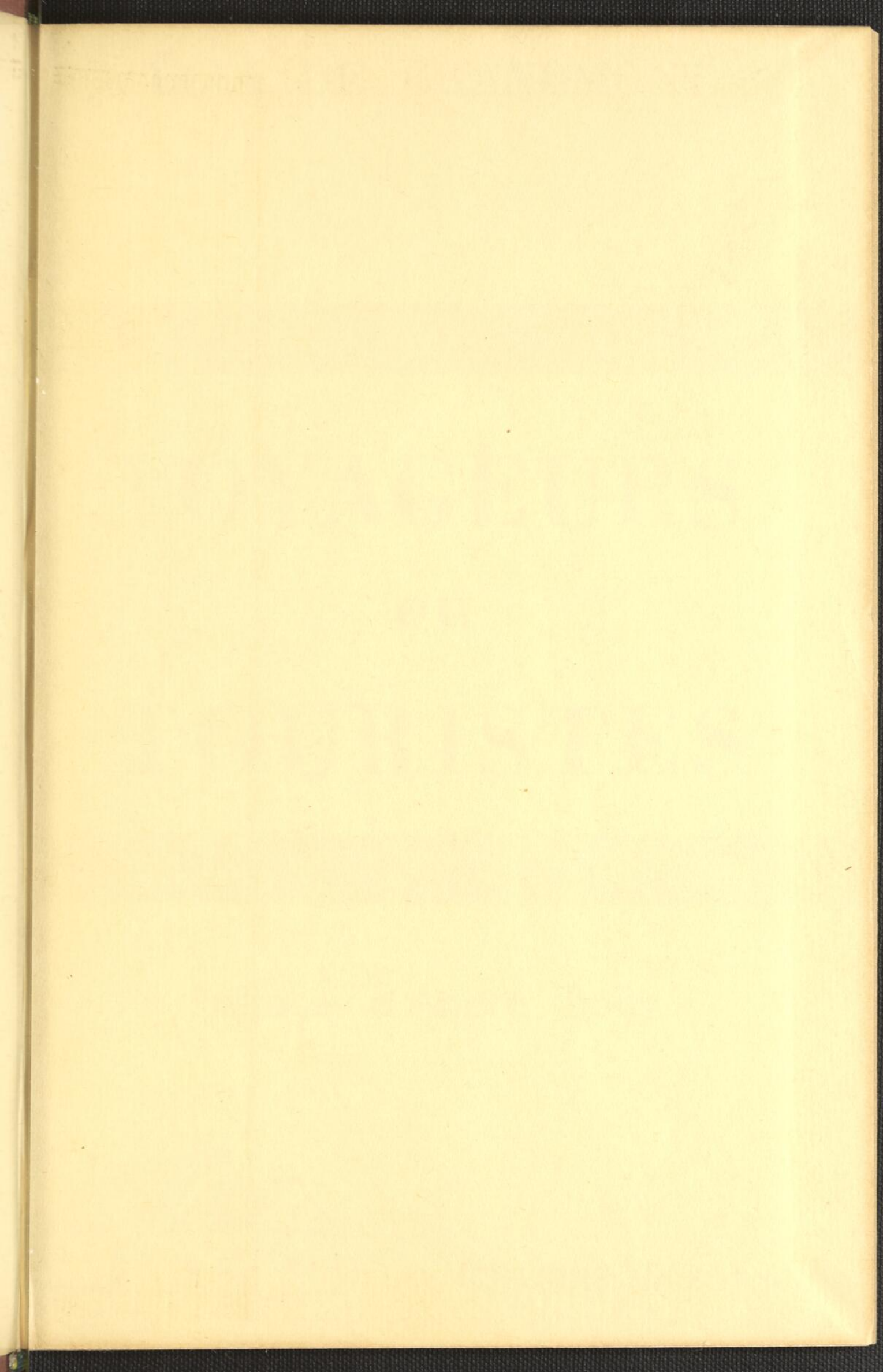






Bibliothèque Nationale du Québec



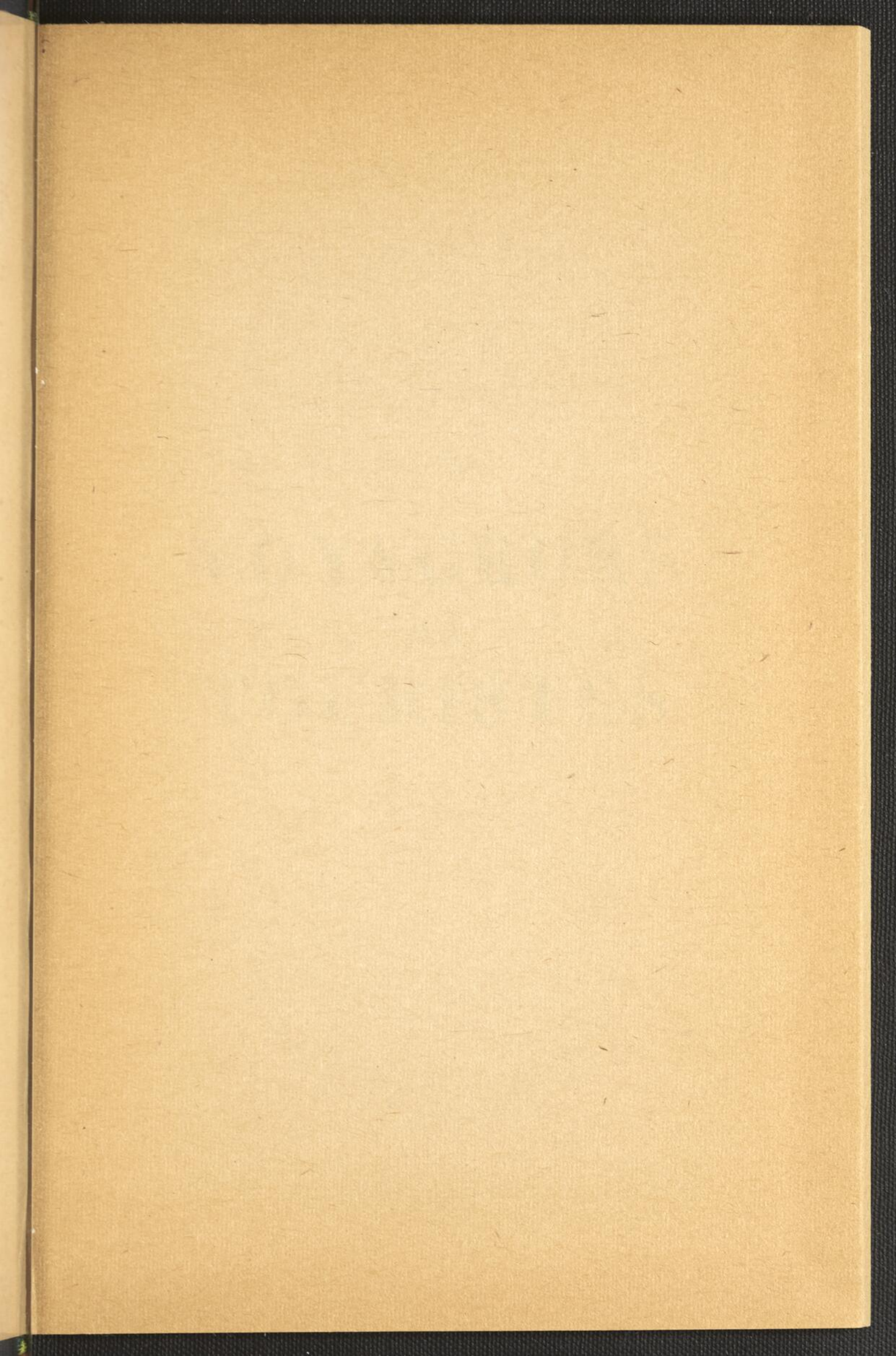
ÉLOI DE GRANDMONT

VOYAGEURS ou TOURISTES

Préface d'André Boily



LES ÉDITIONS MAISONNEUVE



VOYAGEURS
OU
TOURISTES

DU MÊME AUTEUR

Poésie :

LE VOYAGE D'ARLEQUIN, édition illustrée par Alfred Pellan (Les Cahiers de la file indienne, Montréal 1946).
LA JEUNE FILLE CONSTELLÉE (Le Cheval d'Écume, Nantes 1948).

PREMIERS SECRETS (Éditions de Malte, Montréal 1951).

PLAISIRS, édition ornée d'un manuscrit de Maurice Blackburn (Chantecler, Montréal 1953).

CHARDON À FOULON (Écrits du Canada français, Montréal 1963).

UNE SAISON EN CHANSONS (Éditions Leméac, Montréal 1963).

Théâtre :

UN FILS À TUER (Éditions de Malte, Montréal 1950).

LE TEMPS DES FÊTES (La Nouvelle Revue Canadienne, Ottawa 1952).

LA FONTAINE DE PARIS, édition illustrée par Normand Hudon (Malte, Montréal 1953).

THÉÂTRE 1 (Éditions Maisonneuve, Montréal 1968).

Préface de Jean-Louis Roux.

Prose :

CINQUANTE DESSINS D'ALFRED PELLAN, présentation des oeuvres de l'artiste en français, en anglais et en espagnol (Éditions Lucien Parizeau, Montréal 1946).

CHACUN SA DRÔLE DE VIE (Écrits du Canada français, Montréal 1960).

DIX ANS DE THÉÂTRE AU NOUVEAU MONDE, en collaboration avec Normand Hudon et Jean-Louis Roux (Éditions Leméac, Montréal 1961).

UN BILL 60 DU TONNERRE, en collaboration avec Louis-Martin Tard et Normand Hudon (Éditions Leméac, Montréal 1964).

ÉMILE NELLIGAN, POÈMES CHOISIS, présentation des oeuvres du poète (Éditions, Montréal et Paris 1966 "Bibliothèque canadienne-française").

COEUR DE PIERRE PRÉCIEUSE (Écrits du Canada français, Montréal 1966).

MONTREAL-GUIDE, en collaboration avec Louis-Martin Tard (Éditions du Jour, Montréal 1967).

ÉLOI DE GRANDMONT

VOYAGEURS
ou
TOURISTES



Maisonneuve

2739 boulevard Édouard-Montpetit
Montréal



Tous droits réservés par
l'auteur et par
Les Éditions Maisonneuve,
2739 boulevard Édouard-Montpetit,
Montréal, 1970
Dépôt légal à la Bibliothèque
nationale du Québec.

D7000817

Je réponds ordinairement à ceux
qui me demandent raison de mes
voyages : que je sais bien ce
que je fais, mais non pas ce que
je cherche.

Montaigne

Au docteur Frederick Munroe Bourne,
qui m'a redonné un souffle de coureur de bois.

Préface
d'ANDRÉ BOILY

UN VRAI TOURISTE À L'HUMEUR VOYAGEUSE

"Heureux qui, comme Ulysse, a fait de beaux voyages." Mon Dieu quelle sottise ! De la préhistoire à nos jours, peu d'hommes ont dû vivre d'odyssée plus exécrationnelle que l'Odyssée.

Une croisière de dix ans sur la Méditerranée, pour voir Troie en état de siège, devoir falsifier son passeport en empruntant le nom de "Personne" pour échapper aux collères de Polyphème dont il avait quitté l'ancre sans régler la note, être obligé de se ficeler au grand mât de son paquebot pour ne pas succomber à l'appel des sirènes trop enchanteresses !

"Beau voyage" en effet ! Ceci prouve peut-être que l'homme a cette curieuse faiblesse de dire le plus grand bien des voyages passés, si tristes eussent-ils été. Si les absents ont toujours tort, les défunts ont toujours raison.

Sinistres voyages d'Ulysse, aurait-il fallu dire, à côté desquels nos voyages modernes paraissent un peu moins tristes. Car aussi bien avouer qu'ils le sont trop souvent.

Combien de touristes tentent de visiter sept pays en vingt-et-un jours, séjournent dans des hôtels à la mode de "chez nous" parce qu'ils se méfient des matelas étrangers, s'en tiennent au "steak" parce qu'ils ont grand peur des "cuisines insolites", vont et retournent à Sing-Sing Beach, même s'ils savent que c'est un nid de crapauds, parce qu'une publicité bien orchestrée leur répète qu'ils y trouveront "The Most Intelligent Sand in the World."

J'ai connu Eloi de Grandmont à bord du luxueux Raffaello. Adeptes de l'avion, je traversais pour la première fois l'Atlantique à aussi basse altitude. Le Rafaello, qui effectuait alors son voyage inaugural, ne devait pas en savoir tellement plus long que moi. A vrai dire, de nous trois, Eloi de Grandmont était le seul à bien connaître la route. Il en était à sa trente ou quarantième traversée de l'océan. Et il parlait de voyages avec passion.

Tout l'art de voyager se résume peut-être à savoir ouvrir les yeux, l'esprit et le cœur. Et l'auteur de Voyageurs ou Touristes possède sûrement cet art. En une page où il parle du docteur Munthe, on comprend à quel point il

a aimé Capri. Mieux encore, grâce à cette page on aime Capri.

Bien sûr, tous ne lisent pas au-delà des lignes, et tous n'aimeront pas ce livre. Ce sont, en fait, peut-être ceux qui en auraient le plus besoin qui ne le liront pas. Ceux-là qui, même après l'avoir visité, continueront à prendre le Pirée pour un homme.

En cette époque où il est tellement plus aisé d'être touriste, les pages qui suivent pourront en aider plusieurs à devenir des voyageurs... Ou tout au moins de "bons" touristes, ce qui constitue probablement un compromis acceptable, la preuve étant faite depuis longtemps que tous les loups ne mordent pas.

André BOILY

1.

LE COLLÈGE DE MA JEUNESSE DEVIENT LE SÉMINAIRE DE LA MATRAQUE

Nicolet demeurera éternellement dans mon coeur. J'y ai passé ma petite enfance, mon enfance et une bonne partie de ma jeunesse. J'y ai fait mes premières folies et, après mûre réflexion, je ne regrette rien. Nicolet est une des plus jolies villes de chez nous. Elle a eu sa part de malheur, cette jolie ville. Les journaux

vous l'ont appris, dans le temps. On aurait pu croire que c'était fini. Non. Ça recommence.

Mais, d'abord, un mot d'histoire. Il y a, dans Nicolet, plusieurs merveilles. L'une d'elles est le collège-séminaire. Son architecture, sa beauté, son harmonie sont incomparables. Je ne veux pas le dire tout seul, parce qu'on m'accuserait de chauvinisme. Je le dirai premièrement avec Mason Wade, historien dont le sérieux n'a jamais été mis en cause. Il écrit : "C'est le plus bel exemple d'architecture conventuelle de la province." (Lire *Les Canadiens français*, traduction d'Adrien Venne avec le concours de Francis Dufau-Labeyrie).

Pour la même raison, je le dirai avec Gérard Morisset, attaché honoraire des Musées nationaux de France : "En 1827, s'élève à Nicolet l'oeuvre la plus belle peut-être de notre architecture conventuelle : le *Séminaire*; construit d'après les plans du grand-vicaire Demers, il est un exemple typique du style Louis XIV de province." (Je vous renvoie à un ouvrage qu'il est difficile de se procurer, sauf dans les grandes bibliothèques : *Coup d'oeil sur les arts en Nouvelle-France* de Gérard Morisset, Québec 1941.

Ici, s'impose une sérieuse distinction. Qui a construit ce chef-d'oeuvre? On peut parler des plans du grand-vicaire Demers. D'accord. Cependant, j'ose affirmer que la chose en elle-même est l'oeuvre d'un Acadien (un parent plus ou moins éloigné de mon ami Laurier Hébert). J'explique tout de suite.

J'ai pris, ces derniers temps, le parti de voyager en pays acadien. Les cimetières de Saint-Grégoire et de Nicolet nous disent la vérité (ce sont des visites qu'il faut faire sans morbidité, tout comme sur les rives de la Méditerranée on va s'incliner devant le tombeau de Paul Valéry par respect pour son intelligence).

Ce chef-d'oeuvre qu'est le séminaire de Nicolet — on ferait mieux de dire collège-séminaire — a été construit par un Acadien : Jean-Baptiste Hébert. Déporté, il venait de Pigiguit, Acadie. Jean-Baptiste Hébert (je cite maintenant Bellemare, véritable historien de son pays) "vivait à l'aise dans la concession dite des Hébert, au vallon du Petit-Ruisseau". Quelle poésie ! Eh bien, on verra à la fin que la poésie va en prendre un grand coup là où vous pensez.

Détail curieux et important : notre Jean-

Baptiste Hébert était à la fois cultivateur et architecte ! Voilà ce qui explique en partie la splendeur du domaine, voilà pourquoi la nature est belle et que l'édifice est admirable. Les vieilles familles acadiennes : les Arsenault, les Béliveau, les Bergeron, les Bourque, les Bourgeois, les Comeau, les Goudreau, les Hébert (évidemment), les Landry, les Le Blanc, les Poirier, les Thibodeau et ma proche famille Trahan se souviendront sans doute de cette petite histoire avec émotion.

Derrière le collège de Nicolet, un jardin, que nous appelions "le bois", suggère aux voyageurs la plus belle promenade qui soit au monde... Lundi dernier, par un soleil magnifique, — et sans avoir à demander la permission ! — j'y suis retourné en compagnie de ma femme (et du chien Cognac). Rien ne m'a semblé plus doux, plus calme, plus serein.

Tout à coup, je me suis souvenu que c'est dans ce "bois" que j'avais fait choix de ma carrière... ou plus modestement de mon avenir... J'ai pensé à mes maîtres, si merveilleusement intelligents et, mon Dieu, si indulgents ! J'ai pensé aux anciens : Louis Fréchette, Arthur Buies, Nérée Beauchemin, Antoine Gérin-

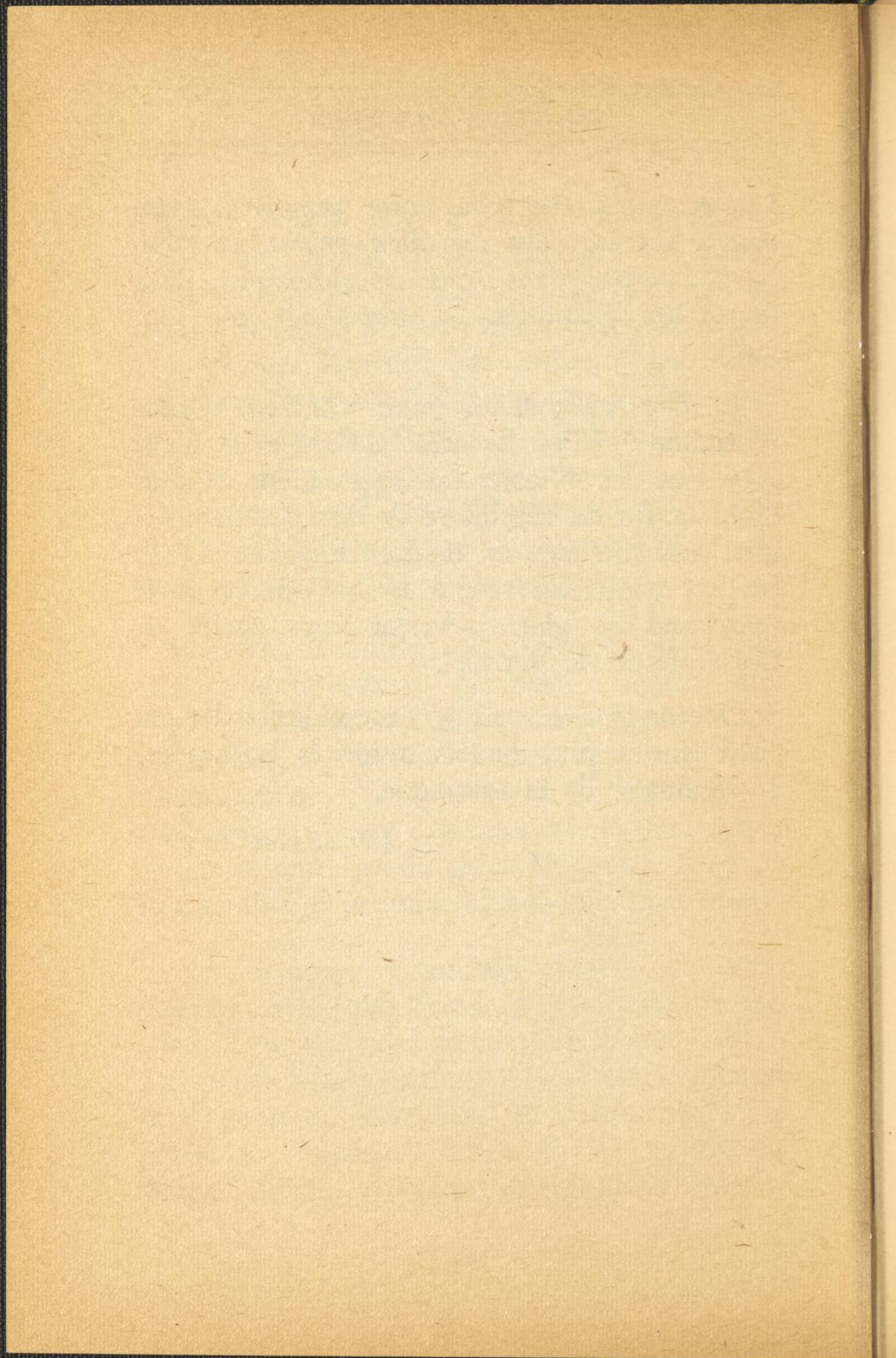
par Éloi de Grandmont

Lajoie, qui y composa notre première chanson à succès : *Un canadien errant*, et combien d'autres, dans tous les domaines, dans toutes les disciplines. La liste serait trop longue.

Je cite maintenant mon confrère Gilles Normand : "C'est la larme à l'oeil et le coeur gros que les Nicolétains apprennent aujourd'hui la fin du séminaire de Nicolet dans lequel sera aménagé un Institut de police. Car il fut un temps où même le cordonnier et le marchand de glace savaient vous parler de Corneille ou de Racine".

Dorénavant, ce collège exceptionnel devient (ordres des plus hautes autorités politiques) le séminaire de la matraque.

(19 octobre 1968)



2.

PARLONS QUAND MÊME DE CE QUE NOUS AVONS VU!

"Ne craignant des mortels ni surprises ni pièges" (Lamartine bien sûr), nous sommes arrivés frais et roses au Pirée. Le port d'Athènes est très accueillant. Amis voyageurs, continuons à ne pas le prendre pour un homme ! Qui ne se souvient de l'humour charmant de la Fontaine dans son dialogue du singe et du dauphin ?

— Et le Pirée a part aussi

A l'honneur de votre présence ?

Vous le voyez souvent, je pense ?

— Tous les jours : il est mon ami,
C'est une vieille connaissance.

Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.
De telles gens il est beaucoup,
Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
Et qui, caquetants au plus dru,
Parlent de tout et n'ont rien vu.

D'abord, veuillez ne pas m'en vouloir pour
l's de "caquetants". La Fontaine l'écrit ainsi
et je n'y peux rien.

Venons-en plutôt au fond du problème. Ce
problème, c'est l'affreux problème de tous les
voyageurs. Il leur faut avoir vu ce dont ils
parlent. Soulevé comme je le suis au royaume
des grands hommes, je pourrais tout de suite
affirmer que Chateaubriand, dans son *Voya-
ge en Amérique*, n'a probablement pas vu
tout ce dont il parle... Mais il en parle très
bien.

* * *

Toujours ce malheureux Chateaubriand !

Dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (j'ai l'édition de Limoges, 1891), le récit de ce qu'il n'a pas vu, qu'il n'a pas pu voir, est encore plus criant. Cependant, admettons qu'il savait lire ! Le professeur Guillemin va jusqu'à dire qu'il raconte son voyage à l'envers !

* * *

Quand La Fontaine proteste, avec raison, ("Parlent de tout et n'ont rien vu"), nous sommes tranquilles, il ne parle pas de Chateaubriand ! Il parle de tous ces voyageurs qui reviennent de loin et qui racontent n'importe quoi. Ces récits sont des mélanges de joie et de tristesse. Vous racontez des choses mirobolantes, en des salons élégants, à des gens amis qui ne les ont pas vues. Froid ! Vous montrez des photographies, des diapositives (quel mot !) et parfois même vous préparez des séances de cinématographie. Vos invités sont fatalement dans un état d'infériorité. Le problème de base est très simple. Pourquoi lui ? Et pas moi ? Il a menti, cet homme ? Vous vous souvenez tout de suite que la "corde du mensonge est courte" (proverbe d'Afrique du Nord). Mais le voyageur affirme, il affirme, il affirme. Alors ?

* * *

Je crois que c'est pour cette raison que les agences de voyages travaillent avec tant de précaution. Tout bien réfléchi, on pourrait étudier soigneusement les plans et faire les plus beaux voyages sans ne jamais les faire ! Un peu de science, un peu de bibliothèque, un peu de Jules Verne, le tout mis ensemble permettrait probablement de faire les plus merveilleux voyages autour du monde. Il n'y manquerait que l'imprévu.

L'imprévu restera le plus précieux souvenir d'un voyage. Tout à coup, c'est l'imprévu ! Et le prévu, alors si palpitant soit-il, devient tiède. Honneur donc à l'imprévu !

J'arrive au sens de ma fable. Le matin même de la révolution d'avril en Grèce, j'étais là. J'ai été prisonnier pendant vingt-six heures. Les agences de voyages ne peuvent pas vous promettre cela, même les agences les mieux organisées. C'est le fameux imprévu. C'est la gloire du voyageur !

Il vous est aisé alors de raconter à vos amis comment se fait une révolution. Vous parlez allègrement. Vous parlez d'abondance de ce qui n'était pas au programme. Suspense !

1. On supprime toutes formes de communications, et cela va du banal téléphone aux moyens les plus modernes de dire bonjour à papa et à maman.

2. On interdit toute circulation civile dans les rues d'Athènes. Reste peu de monde dans les rues en question.

3. On coffre rapidement tous les chefs politiques et, plus généralement, tous les chefs de quelque chose.

4. On interdit même à une vieille dame d'aller acheter son pain de la journée...

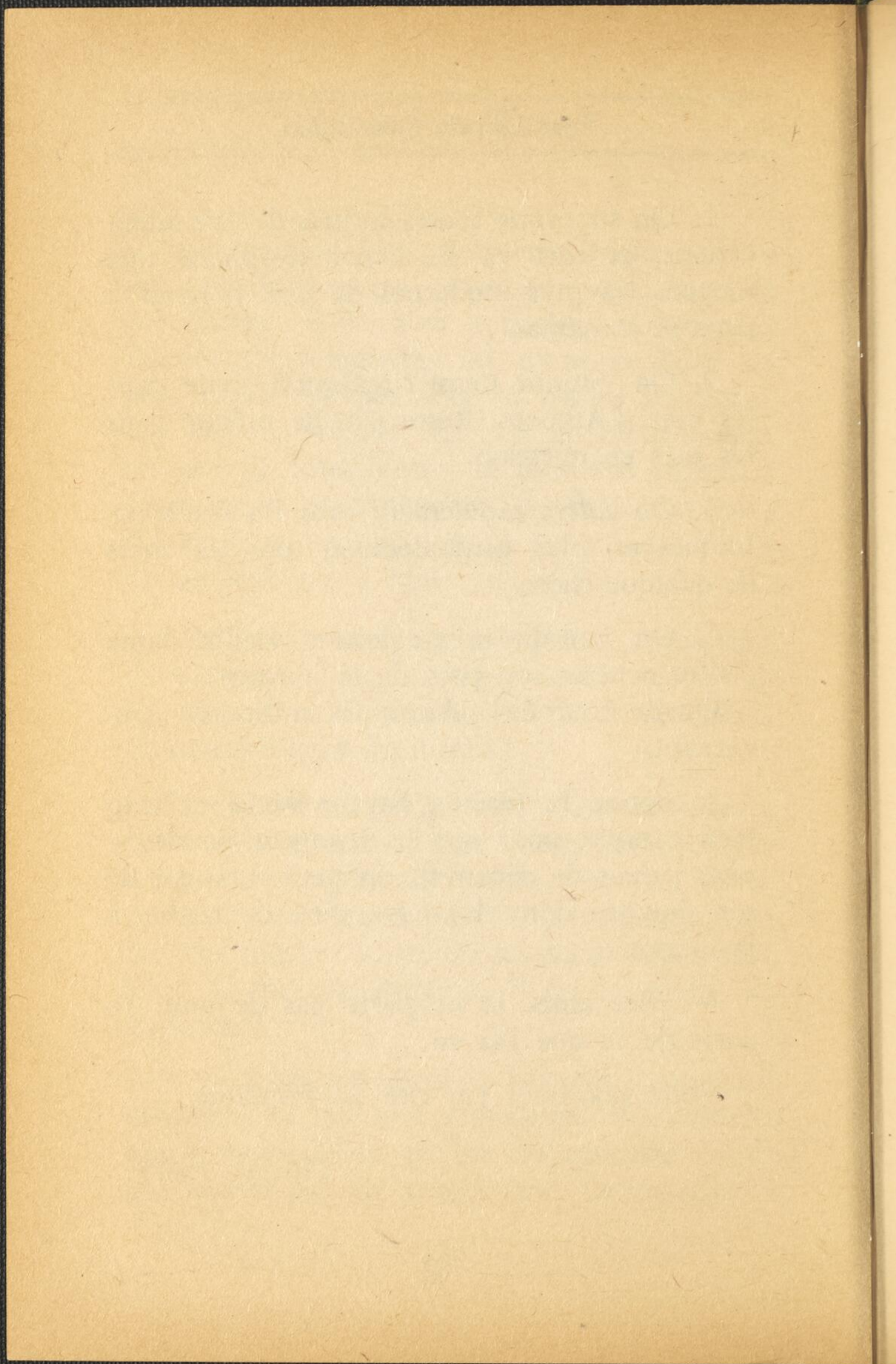
Quelle journée ! Ainsi, les militaires gouvernent.

Je donne la recette, l'ayant vécue et trop bien connue, pour que le voyageur ne désespère jamais de découvrir un petit moment de son équipée dont il pourra dire, de retour à la maison :

— Mes amis, je ne parle pas de tout. Je parle de ce que j'ai vu...

Voilà pourquoi j'ai cité La Fontaine.

(10 juin 1967)



3.

QUEL HOMME DE GOÛT, CE DOCTEUR MUNTHE !

La présentation dans trois salles de cinéma, à Montréal seulement, d'un film sur la vie du docteur Axel Munthe nous rappelle qu'il était un homme étonnant. Au physique comme au moral. Quant à son goût, nul n'en peut douter. Sans grand risque et sans être historien, on pourrait même ajouter que ce docteur était un séducteur.

Imaginez tout d'abord un Suédois de classe

internationale. Rapidement, il va devenir le médecin à la mode. Il va devenir très riche. Mais il demeurera toujours très sage. Je suis allé à Capri pour vérifier. La villa San Michele du docteur Axel Munthe est une vraie merveille. On dit que Capri est la plus belle île du monde. (Nous aurons l'occasion de parler des rivalités entre Capri et Anacapri.) Le voyageur ne peut pas se trouver là sans émotion. Votre cœur bat, le contraire serait impensable. Une beauté pareille comme disait quelqu'un, cela vaut le voyage !

Il n'est pas plus difficile de se trouver à Anacapri que de se trouver à Capri. L'île est la même et elle est petite. On peut s'y rendre par trois façons simples : par Naples, par Sorrente ou par Positano-Amalfi, sans compter toutes les façons que vous pourrez imaginer. A la nage, peut-être, car c'est tout proche. Je recommande d'utiliser les "aliscafi" qui sont des hydroglisseurs rapides. On vole sur les eaux bleues. Moyen de transport très amusant et un peu surprenant la première fois.

Passons sur les charmes indiscutés de Capri (sa grotte "azzurra"), et filons vers san Michele. Il y a les "carrozzelle" (calèches pittoresques),

l'autobus et le taxi. Encore une fois, tout cela est simple. On visite la villa de San Michele de 10 heures du matin au coucher de soleil. Qu'est-ce qu'on y trouve ? Tout ce qu'on trouve dans *Le Livre de San Michele*, un des ouvrages les plus vendus au monde. On y trouve une sorte de réalisation d'un rêve. Rêve de beauté, rêve d'un repos bien mérité, rêve d'un archéologue, rêve d'un écrivain. Tant d'autres rêves encore.

Il faut se souvenir ici que l'illustre médecin avait consacré son courage et son énergie, sa science également, à soigner tous ces malheureux Napolitains atteints du choléra. Vigoureux, humain, sans peur, il chercha par la suite un paradis terrestre. Il le trouva à San Michele. Je ne dirai pas tout ce qu'il y a dans la villa d'Axel Munthe, je dirai simplement que les richesses historiques et archéologiques y sont nombreuses. Je dirai aussi que le panorama est un des plus beaux du monde.

* * *

J'ai eu le plaisir de rencontrer l'historien Joseph Oliv en 1965. Il m'a donné quelques explications. Surtout, il m'a révélé qu'après la

mort d'Axel Munthe (le 11 février 1949), on a enregistré une moyenne de cent mille visiteurs par an.

Cette promenade publique, à l'intérieur comme à l'extérieur de la somptueuse villa, n'a pu se faire qu'avec l'accord du gouvernement de la Suède. Moi pour un, je dis merci à la Suède.

Au cours de leur visite, les voyageurs auront l'occasion de lire, inscrite en français (on ne sait pas pourquoi) la devise du docteur Axel Munthe : "Oser. Vouloir. Savoir. Se taire." Quel homme unique ! Les voyageurs auront peut-être aussi l'occasion de voir la tortue du docteur... De tous les protégés du docteur, de toutes ses protégées, elle est la seule à lui avoir survécu. Le docteur Munthe aimait les bêtes autant que saint François d'Assise. La tortue du docteur a aujourd'hui environ 200 ans !

* * *

Le souvenir d'Auguste et de Tibère est partout. On monte allégrement l'escalier phénicien de 777 marches qui conduit à la gloire méditerranéenne. On comprend un passé pres-

que incompréhensible. On essaie de comprendre Praxitèle. Quand on se rend chez le docteur Axel Munthe, on ne va pas dans une île d'opérette, on a rendez-vous avec la beauté sous toutes ses formes, les plus humbles comme les plus audacieuses.

Enfin, je voudrais rendre hommage au docteur Axel Munthe en lui laissant la parole.

Il dit :

"Je l'avais bâtie pierre par pierre, de mes propres mains, à la sueur de mon front; je l'avais bâtie à genoux, comme un sanctuaire du Soleil, où je devais puiser la sagesse et la lumière auprès du Dieu de gloire que j'avais adoré durant toute ma vie."

Beauté et lumière de San Michele !

A ce moment-là, le docteur Axel Munthe était devenu aveugle. A nous d'aller voir.

(17 juin 1967)

4.

LES AMANTS DE VÉRONE SONT INNOMBRABLES

Innombrables, le mot n'est pas trop fort. Quand je suis passé par Vérone la première fois, il y a de cela de nombreuses années, je ne me suis arrêté qu'au tombeau de cette malheureuse Juliette. Les souvenirs littéraires me revenaient en mémoire comme les fleurs au printemps. Adorable Juliette ! Tant de douceur si mal récompensée !

Si les hasards du voyage vous conduisent à

Vérone, n'oubliez pas les amours les plus tristes de la terre, celles de Roméo et de Juliette. Shakespeare a immortalisé ces amours. Souvenons-nous quand même qu'une dizaine d'auteurs avaient traité le sujet avant lui. L'histoire semble donc authentique. Xénophon d'Ephèse, Boccace, Dante, entre autres, en parlent. Les Montaigu (Montecchi) et les Capulet (Cappelletti) ne s'aimaient pas, la chose est certaine. Pour des motifs politiques, sans doute.

Cependant, Roméo Montaigu et Juliette Capulet ne se crurent pas obligés d'épouser la querelle de leurs parents. Ils préféreraient s'épouser au plus vite ! Quand on passe par Vérone, on ne peut s'empêcher d'aller du côté de la Via Capello, au pied du balcon de Juliette, là où s'est jouée une des plus belles scènes d'amour de tous les temps.

La maison de Roméo se trouve dans la même rue. Plus loin, près du Campo di Fiera, on visite, la larme à l'oeil, le tombeau de Juliette. On pénètre d'abord dans un joli jardin, au centre duquel il y a un puits à margelle. Le tout est romantique et pieusement entretenu.

On descend ensuite au tombeau, qui est vide évidemment; ceux qui ont le coeur tendre déposent une ou des fleurs. Les deux plus célèbres amants du monde sont morts là (selon la tradition). Ils étaient jeunes et beaux; leur merveilleux amour contrarié causa leur perte. Shakespeare fit de cette histoire un chef-d'oeuvre immortel.

* * *

Il n'y a pas que Roméo et Juliette à Vérone. La ville vous retient pour plusieurs autres raisons. Je ne suis pas loin de penser que Vérone se classe parmi les plus belles villes d'Italie. Riche d'une histoire fantastique, riche d'industries, riche de monuments vénérables et splendides, Vérone est en supplément très bien située.

L'Adige traverse Vérone, venant des Alpes; il traverse également toute la zone alpine du Trentin. Située entre les monts Lessini et le fleuve, Vérone offre tous les avantages au point de vue décor. L'Adige est le plus long fleuve d'Italie (après le Pô). Sur les sommets

des monts Lessini, on peut voir des pâturages, ce qui est assez inattendu.

Les grands marchés de céréales, de bétail, de fruits et de légumes sont un apport important pour la vie économique de Vérone. Et ces marchés, par surcroît, offrent souvent des spectacles pittoresques, animés, amusants. C'est la guerre des prix. Le marchandage clients-vendeurs est digne de notre marché Jean-Tallon !

La plupart des voyageurs sont attirés par les richesses artistiques de la ville. Toute visite de Vérone doit commencer par le secteur central, la Piazza delle Erbe et son voisinage. A ne pas oublier : la Piazza dei Signori (très belles maisons des juges du dix-septième siècle), l'église romane Santa Maria Antica et les tombeaux des Scaliger (d'un gothique surprenant).

Les Scaliger (en italien Scaliegere) constituent une des familles les plus célèbres de Vérone. Ils gouvernèrent la ville au treizième et au quatorzième siècles. Deux savants ont porté ce nom par la suite, le père et le fils.

par Éloi de Grandmont

Chose curieuse, ces savants sont plus connus que les ancêtres, bien que nous ne soyons pas certains de leurs origines !

Tant d'autres merveilles vous attendent à Vérone que je ne veux, que je ne peux, même par fantaisie, et par beau temps, suggérer une promenade sur le lac de Garde. L'idéal pour les amants.

(17 février 1968)

5.

DES TOURISTES NOUVEAUX DANS LA MER ÉGÉE

Il y a deux touristes nouveaux dans la mer Egée, deux touristes qui ne manqueront pas d'en attirer d'autres. Car on vient de découvrir l'Atlantide. Ces touristes se nomment James W. Mavor et Emily Vermeule. Ce ne sont pas des plaisantins. Lui est de l'institut océanographique de Woods Hole. Elle, chercheuse au musée des Beaux-Arts de Boston. Ils sont en principe des gens réfléchis. Leur découverte n'a pas manqué d'étonner le monde.

Mavor et Vermeule pensent que Thira ou Thêra, c'est l'Atlantide. La nouvelle a fait la première page de tous les journaux. On croit avoir découvert, sous cinquante pieds de cendre volcanique, une ville importante. Donc, l'Atlantide n'aurait jamais été dans l'Atlantique. Un voyageur curieux songe toujours à ces détails de dénominations !

Quelques heures plus tard, toujours en première page des journaux, un autre savant dit que ce n'est pas vrai. Chez les savants, la riposte reste toujours vive. Ce savant est un pasteur allemand, qui se nomme Juergen Spanuth.

Le pasteur Spanuth ne veut pas que l'Atlantide soit dans la mer Egée. Cette idée ne lui plaît pas. Il la trouve même "absolument insensée et insoutenable". L'Atlantide ne peut pas être là. Oui, mais où ? L'Atlantide se trouve à l'est de l'île de Helgoland (ou Héli-goland), petite île allemande de la mer du Nord.

On raconte que l'île a perdu les quatre cinquième de sa superficie depuis le neuvième siècle. Peu populeuse, plutôt pauvre en richesses de consommation quotidienne, elle vit es-

sentiellement de tourisme. Elle fut danoise, elle fut anglaise, elle fut allemande. Un de ces matins, elle devint un entrepôt de contrebande (contre Napoléon). L'Angleterre en fit commerce et la céda (et pour toujours) contre Zanzibar (1890).

Le pasteur Spanuth se fonde sur des renseignements sévères, puisqu'il évoque Solon d'Athènes, les "Atlantes" étant blonds et barbus, ce qui leur aurait assuré une popularité certaine dans le monde d'aujourd'hui !

* * *

La mer Egée, par ailleurs, a un charme irrésistible; tous les voyageurs en savent quelque chose et je l'ai constaté encore une fois ces derniers temps. Alors je ne vois pas pourquoi les savants (distracts, coléreux et jaloux, comme ils le sont tous !) ne placeraient pas l'Atlantide, continent perdu, difficilement récupérable avec nos moyens actuels, dans une mer plaisante. L'expédition gréco-américaine qui s'occupe de l'entreprise a besoin d'un million de dollars... Les fouilles dureront dix ans.

* * *

Ma conclusion est que la mer Egée mérite bien que des savants découvrent au coeur de ses eaux un continent perdu. Après tout, des continents, nous n'en avons pas des quantités.

Dès qu'on se trouve dans la mer Egée, beaucoup de souvenirs historiques et littéraires reviennent à la mémoire. Egée, père de Thésée, était un homme aux vives décisions. Ainsi s'expliquerait la fameuse histoire des voiles noires et des voiles blanches, qui lui coûta la vie et qui donna son nom à la mer en question.

Thésée part comme un gamin combattre le Minotaure. Son père, Egée, lui demande la couleur de ses voiles. Thésée lui répond que ses voiles sont noires. Tristesse... émotion... pressentiments d'Egée... Le père Egée s' imagine que l'entreprise commence dans le deuil. Thésée lui répond que, s'il est vainqueur du Minotaure, au retour ses voiles seront blanches. Le père Egée attend.

Le gamin Thésée combat le Minotaure avec succès. Mais ce gamin, il est distrait. Il oublie, dans sa victoire, ce qu'il avait promis à papa. Et il rentre au port avec ses voiles noires... Voyant cela, le père Egée, désespéré, croyant son fils à jamais perdu, se jette dans la mer

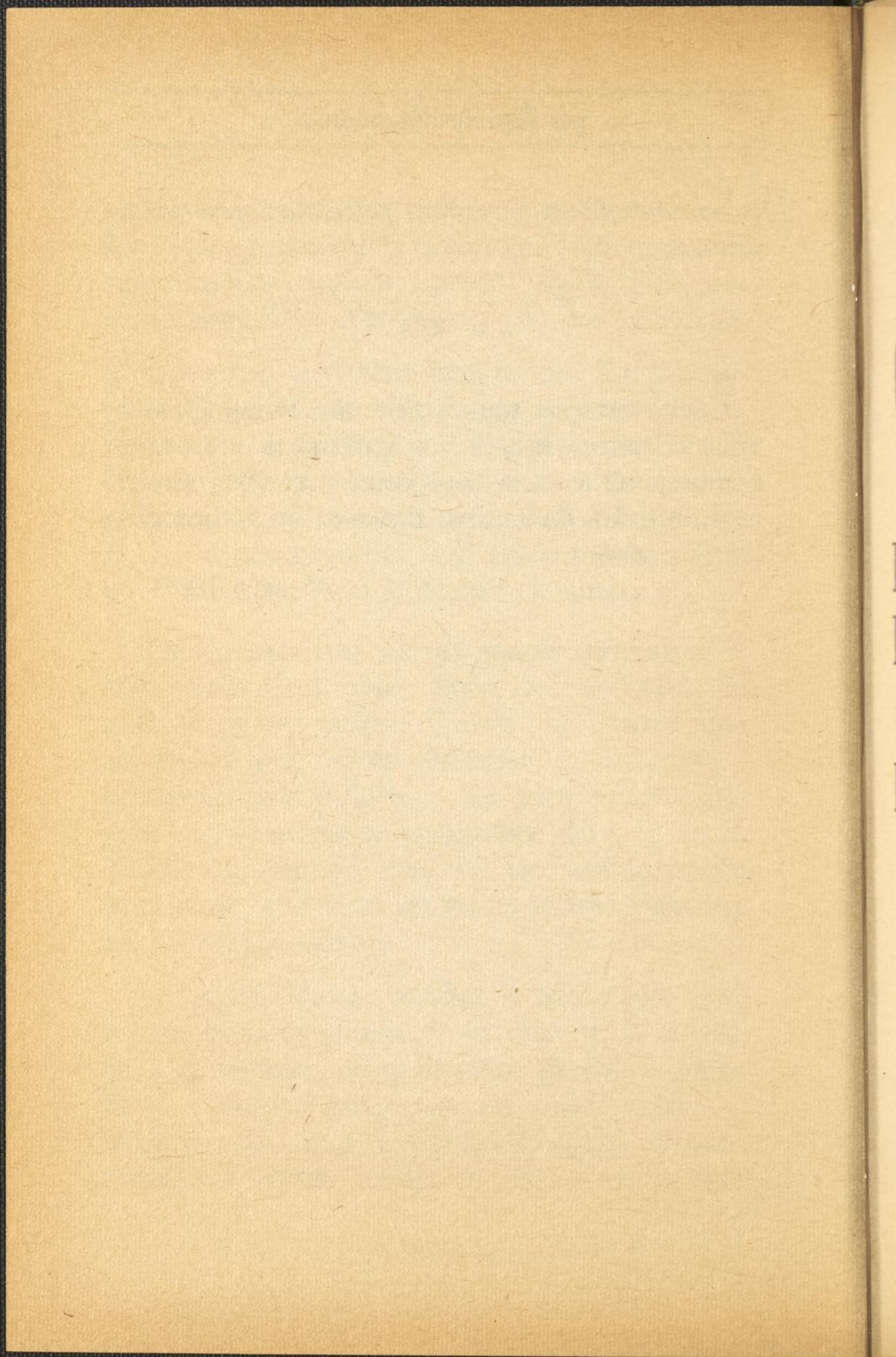
par Éloi de Grandmont

et se noie. C'est pourquoi cette mer porte son nom.

* * *

Ceci n'est pas tout à fait une fable. Quand vous voyagez, dites à vos parents, à vos amis, à toutes celles et à tous ceux que vous aimez votre emploi du temps. Envoyez au moins des cartes postales.

(5 août 1967)



6.

EN GRÈCE, J'AI DÉCOUVERT LA GRANDEUR DE LA BARBE

Alexandre le Grand a eu une fâcheuse influence sur le destin de la barbe. Avant Alexandre, par exemple, les philosophes grecs laissaient pousser leur barbe librement. Or on peut affirmer sans crainte d'errer qu'il y a plus de philosophie dans un philosophe barbu que dans un philosophe imberbe.

Alexandre le Grand fit soudainement raser ses soldats (pas dans le sens de raser une ville encore je ne sais pas !) et des historiens ont raconté que c'était pour des raisons de propreté. Cette affirmation n'a pu être avancée que par des historiens à la solde des marchands de rasoirs.

La vérité, c'est que les soldats d'Alexandre se rendirent bientôt compte que la barbe est un handicap épouvantable dans les combats corps à corps. Une bonne et solide barbe devient vite une arme aux mains de l'adversaire. Quand vous êtes empoigné par la barbe, non seulement vous êtes à moitié désarmé, mais aussi complètement ridicule. Les soldats d'Alexandre n'étaient pas hommes à accepter cette plaisanterie. Le génie militaire d'Alexandre comprit sur le champ (de bataille) l'inconvénient des barbes.

Une certaine barbe n'est pas toujours nuisible dans les combats. Prenez l'exemple des boxeurs. A vrai dire, je ne crois pas qu'il y ait eu beaucoup de boxeurs portant une longue barbe. (On connaît des boxeurs chauves, mais cela n'a rien à voir avec le sujet qui nous occupe.) Cependant, j'ai observé que les boxeurs

ne se rasent pas le jour de leur combat, ni même la veille. Cela leur donne l'allure redoutable des méchants garçons et surtout cela empêche les peaux fragiles de se fendre sous les coups. Tant il est sûr et certain qu'une peau sans poils est moins solide qu'une peau à poils.

Les hommes de race blanche ont plus de barbe que les autres. Je ne sais pas quelles conclusions on pourrait en tirer.

Les femmes n'ont pas de barbe. Je ne sais pas non plus quelles conclusions on pourrait en tirer.

Pas de barbe... entendons-nous ! Les femmes à barbe ont existé, même hors des cirques. Les encyclopédies font cas d'une jeune Américaine de 26 ans, Annie Jones-Elliott; elle avait, dit-on, une barbe qui lui descendait jusqu'aux chevilles. C'est beaucoup. Quand une femme veut faire l'homme, elle exagère toujours.

A Tolède, j'ai vu, au musée de Tavera, "La mujer barbuda". Cette femme a un air sévère, une longue barbe noire et elle donne le sein à son enfant. Le sein est particulièrement rondouillard. Ce tableau attire l'attention de tous les touristes, sans exceptions.

La mode, la religion et toutes sortes de règlements ont joué un rôle dans le port de la barbe à travers les âges. Si les avocats n'avaient droit (sans jeu de mots) ni à la barbe ni à la moustache, il n'y a pas si longtemps, par contre, une belle grande barbe libre a toujours été considérée comme un signe de sagesse chez les rabbins. Saint Pierre portait la barbe et les papes l'ont portée jusqu'à Léon III. Chez les militaires et les policiers, des règlements interdisent presque partout la barbe; la moustache est tolérée, à condition qu'elle ne prenne pas la forme provocante de celle de Georges Brassens.

S'il y a de la grandeur dans la barbe, il y a aussi bien du ridicule dans la barbiche. A une exception près : la pauvre, maigre et tragique barbiche de feu Patrice Lumumba.

* * *

J'observe les barbes contemporaines. Elles poussent au visage et semblent venir du cerveau. Ma pensée va vers l'abbé Pierre. Ma pensée va vers Ernest Hemingway.

Chez les jeunes, on voit beaucoup de barbes artistiques. Souvent les jeunes en révolte por-

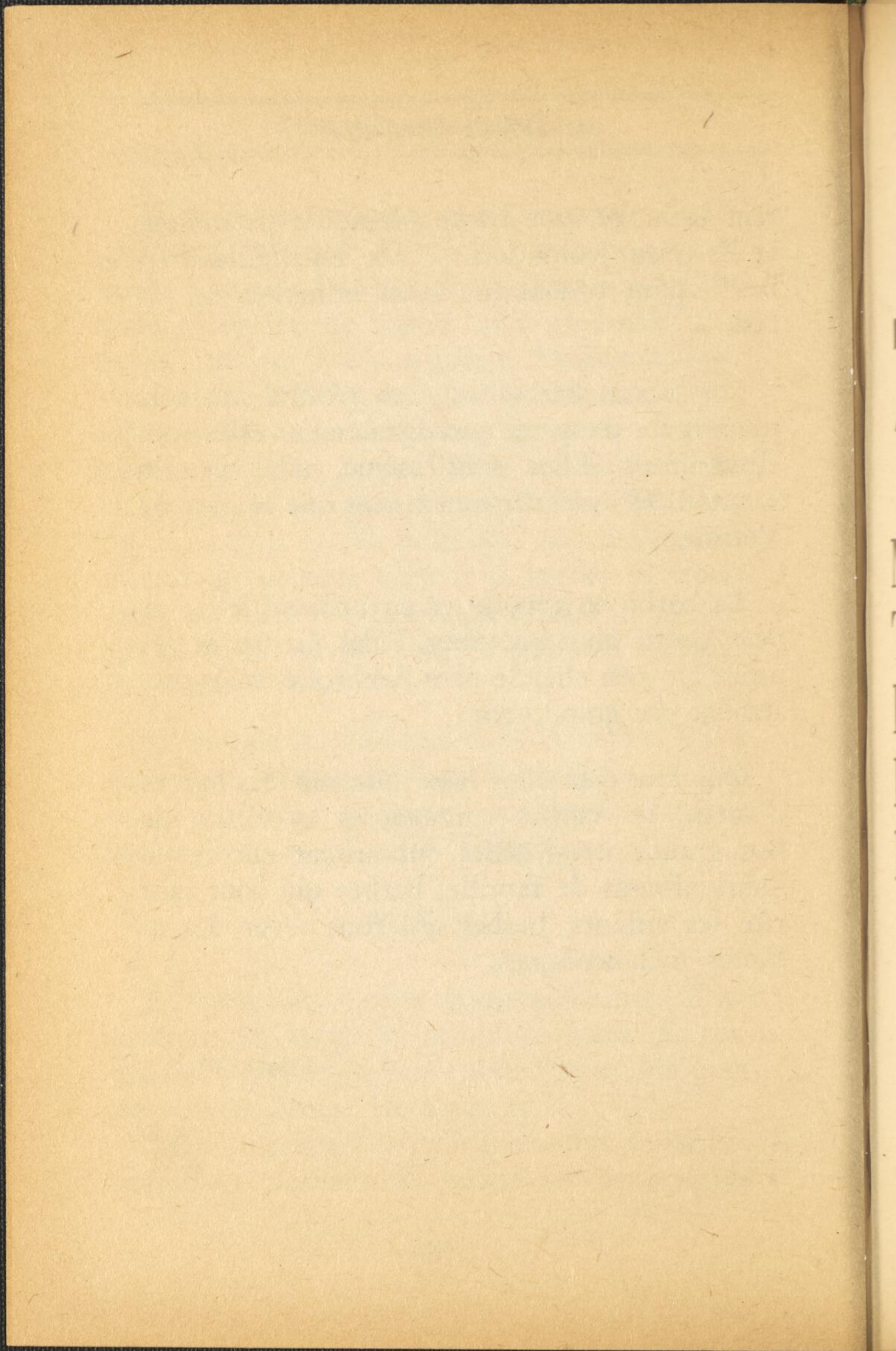
tent la barbe, une barbe pleine de promesses, et ils crient volontiers : "Ah, les vieilles barbes !" pour condamner leurs imberbes de pères.

Les jeunes barbes sont en révolte, mais la plupart du temps et paradoxalement elles sont disciplinées. Elles sont même, dans certain cas, taillées aussi soigneusement que le parc de Versailles.

La barbe en révolte et en broussaille ne se voit guère plus que chez Fidel Castro et ses amis. Un peu chez le père Ambroise, mais seulement par grand vent.

Que tout cela nous fasse souvenir des barbes d'antan, les barbes courageuses et viriles de nos grands-pères, celles qui ornent encore de vieux albums de famille, barbes qui font tant rire les enfants, barbes qui font rêver des adultes mélancoliques.

(3 juin 1961)



7.

MONTRÉALAIS TENU RESPONSABLE D'UNE "BOMBE" EN ONTARIO

Ce titre ressemble à des titres que l'on peut lire dans de nombreux journaux. Il n'a rien d'original.

Quand on a l'avantage de vivre dans l'Etat (libre) du Québec on n'a guère le goût de

voyager. Egoïsme ! Pourtant, ces temps derniers, je suis allé dans le bel Etat (libre) de l'Ontario. L'expérience demeure intéressante, à plusieurs égards.

Le fait de se trouver dans une terre étrangère constitue, de soi, un "dépaysement" qui n'est pas sans agrément. Au début, cependant, on est inquiet. Ces gens-là, se dit-on, vont penser qu'on est séparatiste, indépendantiste, terroriste, souverainiste (et pas pour la dame d'Angleterre qui a épousé un Grec qui aime la navigation), incendiaire ou plus simplement dévoyé. Ils lisent beaucoup les journaux en ce moment.

Et puis on finit par s'adapter, on se met à les comprendre, on découvre qu'ils ne sont pas tout à fait disposés à voir s'élever une frontière du côté de la rivière Beaudette, par exemple. On devient presque des amis.

* * *

A propos de frontière, j'avoue que j'ai le coeur serré au moment où je quitte mon Etat pour pénétrer dans l'autre Etat... Pourquoi ?

Parce qu'un simple épicier rappelait aux voyageurs, au moyen d'une grande affiche, que c'était là "leur dernière chance" d'emporter à l'étranger de la bière du Québec. C'est, si j'ose dire, l'inutilité de cette affiche qui m'a ému, car (et Pascal utilise souvent le "car", ainsi je me crois permis d'en faire autant !), car dans l'Etat de l'Ontario, on trouve la même (bière).

Durant tout ce voyage, je n'ai pas raté une seule occasion de proclamer que je suis un fervent admirateur de Shakespeare. L'effet est magique. Même le pompiste y est sensible. Alors je me demande pourquoi je m'abstienrais de cette affirmation sincère qui ne peut m'attirer que des sourires. Nous ne sommes pas les plus forts ni les plus riches, après tout.

— Nous allons au festival de Stratford...

— Bravo !

Le mot théâtral, tout de suite.

Une des difficultés majeures que l'on rencontre sur la route de Stratford, c'est que tout ce monde-là a la déplorable manie de ne parler que l'anglais. Et quoi ! me disais-je, soyons Chinois en Chine !

Chacun est tout de même frappé par les nombreuses similitudes qui existent entre nos deux Etats. En traversant les villes, on découvre que nos voisins professent un culte pour les mêmes noms que chez nous. Les rues se nomment volontiers Peel, Sherbrooke, Windsor, King, Queen, Elizabeth, Victoria, etc. J'ai cherché en vain, toutefois, la rue Louis-Riel, la rue Louis-Joseph Papineau et l'avenue Henri-Bourassa.

En plein coeur de Toronto, j'ai eu un choc : il y a une rue Dupont. Je n'ai pas l'honneur de connaître ce Dupont. Il devait être un intrigant.

* * *

Des amis m'avaient mis en garde, avant le départ, contre les dispositions sévères de la réglementation touchant l'usage des boissons alcooliques chez les Ontariens. Ontario, ne l'oublions jamais, est un nom d'origine iroquoise ! Et la police est musclée, bien que courtoise. D'autre part, je ne suis pas particulièrement porté sur le "plum pudding", le "mutton stew" et le célèbre "fish and chips",

ni, dois-je l'avouer, sur le verre d'eau tiède. J'avais donc là un problème. Après trois jours de réflexion, ma décision était prise. Je tenterais cette aventure insensée : tromper malgré tout la vigilance de la police ontarienne. J'eus un instant le sentiment d'être un héros shakespearien.

Voici exactement ce qui s'est passé. Dans la nuit qui a précédé notre départ, j'ai placé au fond d'un petit panier deux bouteilles de sancerre, préalablement rafraîchies, entourées de glace, de serviette, de papier psychédélique, afin qu'elles n'aient pas du tout l'air de bouteilles. Je recouvris mes bouteilles de sancerre (d'Alphonse Mellot, bien entendu) et comme toujours de diverses victuailles honnêtes, y compris des pommes fameuses pour le dessert. En cas de fouille, les pommes fameuses risquaient de me faire passer pour indépendantiste, mais je pris sur moi d'en assumer le risque.

Les autorités de l'Etat ontarien, sans le vouloir, ont favorisé mon entreprise illégale. Ils disposent le long des routes de jolies tables pour les pique-niques. Voilà bien notre affaire, me dit ma conscience de malfaiteur.

Je choisis une table aussi éloignée que possible de la route. Je rangeai ensuite l'automobile adroitement, de façon à masquer la table aux regards des passants et, espérais-je, de la police.

C'est à ce moment-là... oui... que le véritable danger commençait... Car on m'avait bien dit que, si vous êtes surpris en train de boire en public un liquide le moins alcoolisé, c'est la prison immédiate. La table fut alors dressée avec un naturel exquis. Le malfaiteur doit toujours se prendre un air souriant et décontracté, même s'il est terriblement angoissé.

Par bonheur, nous étions deux. Cela a simplifié l'opération, si je peux dire. Pendant que l'un avalait une bouchée, l'autre montait la garde. La relève de la garde se faisait exactement comme à Buckingham Palace (tout le monde a vu cela au cinéma), de sorte que les Ontariens ne pouvaient rien nous reprocher là-dessus et, en cas d'arrestation, nous pourrions peut-être obtenir l'indulgence du juge grâce à ce détail.

Dès que la première bouteille de sancerre fut débouchée, je remplis de vin deux tasses é-

paisses du genre ancien pot à barbe (par goût je préfère boire le sancerre dans un verre ballon) et je comptai sur l'opacité même de ces tasses pour éloigner tout soupçon. Une bouchée, une gorgée, la relève de la garde, une bouchée, une gorgée, la relève... etc. Vous me croirez si vous voulez, mais c'est un excellent exercice, surtout après quatre ou cinq heures de route. L'appétit est dévorant, vous êtes joyeux et fringant, mais hélas ! vous oubliez l'affreux délit que vous êtes en train de commettre. Autrement dit, c'est immoral.

Le lendemain de ce coup audacieux, nous nous trouvions à Toronto. La présence de la police est beaucoup plus apparente dans cette ville que sur les routes. Je n'osai pas recommencer. Je craignais la police, bien sûr, mais aussi, étant étranger, je ne voulais pas blesser les Torontois eux-mêmes par une conduite si choquante et si répréhensible.

Une âme charitable m'indiqua un restaurant français. Le restaurant était tenu par des Tchécoslovaques, je crois. On m'assura que le chef avait été laveur de vaisselle à la Tour d'Argent, à Paris. Je ne voulus pas le croire.

Une autre âme charitable m'assura que si je voulais parler français dans un restaurant de Toronto, il fallait aller chez les Italiens. Georges, le maître d'hôtel suisse, est un homme du monde. Gino, notre garçon, nous a fait rire pendant tout le repas.

— Ça fait du bien, lui dis-je, de voir enfin un visage souriant dans cette ville. Qu'est-ce qu'ils ont donc à être si tristes ?

— Ils sont en deuil. Ils ont toujours perdu un être cher la veille !

* * *

Les routes sont belles. Les Ontariens aiment les pelouses bien ratissées, les arbres et, paraît-il, la salade. Ils aiment l'ordre et ils cultivent adorablement l'ennui. On souffre devant eux d'un vague complexe d'infériorité et je crois qu'ils en sont très conscients. Ils aiment les affaires, les animaux, le théâtre et toujours ce plat indescriptible dont j'ai parlé : le sempiternel "Fish and chips". Ils n'aiment ni les bombes, ni les terroristes du bel Etat du Québec.

Et pourtant.

Ne parlons pas de provocation.

Mais j'ai vu, de mes yeux vu, devant le Parlement de Toronto, deux braves et vieux canons du temps de la marine à voile. Je n'aime pas la guerre, mais j'adore les bateaux. C'est pourquoi j'ai lu très attentivement l'inscription explicative qui accompagne les canons. J'en ai appris de belles. Ce sont des canons français. Oui !

Leur parlement est défendu par deux canons français !

Tout s'explique quand on connaît Boscawen, l'amiral britannique Edward Boscawen, né en Cornouailles. Ce gaillard, qui avait eu du succès contre les Espagnols et les Français, tomba sur un bec de gaz à Pondichéry. Il était donc de fort mauvaise humeur quand il arriva devant Louisbourg. Ajoutons, pour que l'honneur soit sauf, que ses hommes étaient plus nombreux, mieux armés, mieux nourris. Ça aide.

Tout de même, il prit Louisbourg le 26 juillet 1758 et cette prise fut le prélude à d'autres

malheurs. Les deux fameux canons de Toronto proviennent du navire de guerre français "Le Prudent" — l'imprudent ! — qui fut capturé puis brûlé sur l'ordre de l'amiral Boscawen.

Et les Ontariens sont fiers de ça !

Je ne vois pas ces deux canons en face du Parlement du Québec. On dira ce qu'on voudra, nous ne sommes pas absolument semblables. Il y a des petites différences.

Dire que c'est de la provocation. Non. Mais...

Mais nous arrivâmes à Stratford par un soleil merveilleux, sous un ciel tout bleu et parmi des gens très calmes. Rien ne laissait prévoir ce qui allait se passer. Et c'est alors que la bombe éclata.

— Juste ciel ! Le F.L.Q. recommence !

Je viens de citer la première phrase d'un article de Ronald Evans, le lendemain matin, dans un grand quotidien de Toronto.

Juste ciel !

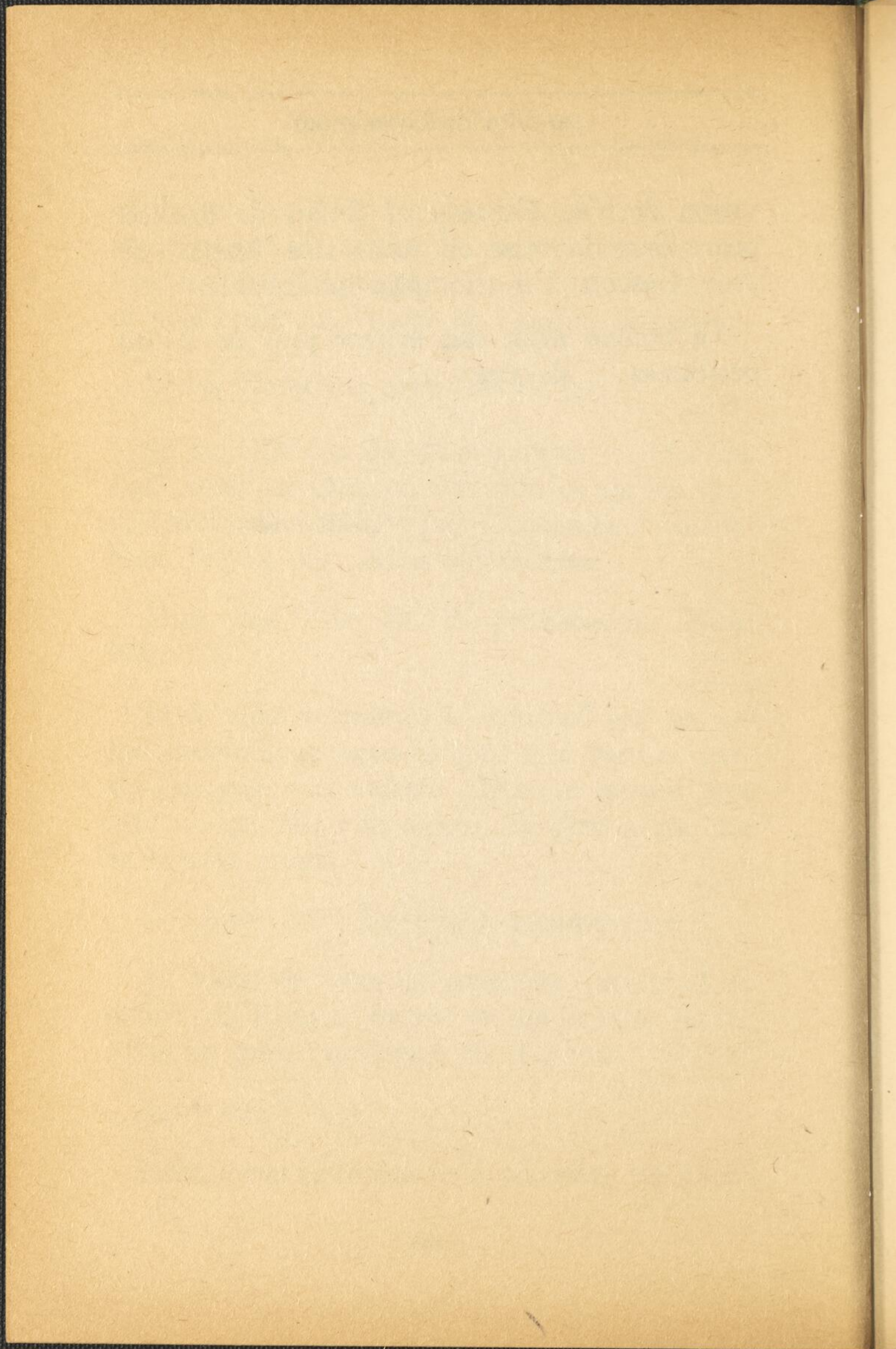
Non, nous assistions à la première représen-

par Éloi de Grandmont

tation de *The Comedy of Errors* de Shakespeare dans la mise en scène très "gallic" de Jean Gascon. Un triomphe inoubliable.

La bombe avait fait éclater plus de 2,200 personnes... de rire.

(20 juillet 1963)



8.

RENDEZ-VOUS DE L'EUROPE ET RENDEZ-VOUS DU MONDE

Il y a la cathédrale Saint-Etienne (consacrée en 1339) dont la finesse et, disons même, la maigreur... sont exemplaires. De nos jours, il faut parler de maigreur, puisque c'est la mode. Quand on ne voit pas le squelette, on n'est pas tout à fait content ! Il faudrait creuser la tombe de cette idée-là. Donc, il y a la

cathédrale Saint-Etienne, élancée, belle comme une princesse, inoubliable. Par bonheur, elle n'est pas en chair mais en pierre.

Il y a le Prater et sa joie. Vous avez vu, tout au moins au cinéma, la Grande Roue du Prater. Je crois pouvoir affirmer, sans être un expert de la Grande Roue, qu'elle est la plus ancienne construction du genre au monde. Cette Grande Roue, qui date de 1873, serait, avec la flèche de Saint-Etienne, symboles de la ville. Disons simplement que ce sont les deux premiers symboles qui vous crèvent les yeux.

J'aurais dû avouer tout de suite que nous sommes à Vienne !

Mais Vienne ne se résume pas à la Grande Roue du Prater, ni à la fine flèche de la cathédrale Saint-Etienne. On y trouve, en tout premier lieu, la gentillesse viennoise, le sourire viennois. On est toujours très bien reçu dans un hôtel de Vienne. Je donne un exemple entre tant d'autres. Nous avions réservé des places pour l'Opéra, depuis un pays lointain. Sans rien savoir et les yeux fermés. Le concierge de l'hôtel Impérial, qui ne peut être que musicien à ses heures perdues, est venu immédiate-

ment nous prévenir qu'à son humble avis ces places ne nous plairaient pas... Gentillesse viennoise. Il nous a procuré de meilleures places, à ses frais, et toujours avec le sourire. Gentillesse viennoise, toujours chère à mon coeur.

Un bon matin, à l'hôtel Impérial, je demande un guide. (Il est important d'avoir un guide et nous en reparlerons.) Je demande un guide viennois qui parle français et je demande que ce guide soit un étudiant, histoire de lui faire gagner quelques dollars. Ce fut comme si j'avais passé une commande chez Dupuis ! Gentillesse viennoise.

Mon guide m'a dit tout de suite que le beau Danube bleu n'était pas bleu... mais que l'auteur, avait une excuse... En effet, certains jours, le beau Danube bleu est bleu ! Le ciel se penche sur le Danube et lui donne sa couleur. Ainsi, on peut affirmer hautement que Strauss n'a pas menti quand il a composé l'hymne national "officieux" de l'Autriche.

Dès que l'on parle musique à Vienne, l'abondance de biens nous ennuie. Il y a trop de belles et bonnes choses à entendre. Vienne est peut-être la capitale mondiale de la musique ?

Il est émouvant de songer que Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert y ont travaillé, composé, joué. Sans parler des champions de la valse viennoise. L'Opéra de Vienne est magnifique. L'opérette demeure toujours vivante. Tout cela doit s'inscrire, en lettres claires, sur le carnet du voyageur.

Mais il y a davantage.

Les Viennois ont inventé le "café", pas le breuvage que l'on appelle café, mais l'établissement où l'on n'est pas forcément obligé de boire du café ! Cette institution ouverte, honnête et rafraîchissante, nous la devons à Vienne. Par la suite, le monde entier s'est emparé de cette idée, tant mieux. Disons, sans mentir, que ces lieux sont fort agréables.

* * *

Aux frontières.

Tout de suite, c'est Grinzing. Il est difficile de définir Grinzing : village vigneron, vers le Nord, où l'on trouve tous les soirs dans les "heurigen" de la musique, de la bonne humeur

et du vin de l'année. On déguste les joyeux vins des premiers versants de la forêt viennoise. Délice.

Et, enfin, le château de Schönbrunn tout proche, lui aussi, qui vous attire pour des raisons sentimentales peut-être... (Schöner Brunnen ou Belle Fontaine). La visite du château n'a de sens qu'à la condition expresse d'être guidée par quelqu'un qui parle votre langue. Ici, l'histoire et le passé ne sont pas très anciens, mais ils sont d'une grande signification. Voilà pourquoi il faut être bien guidé.

Le voyageur sera ému au souvenir de Marie-Thérèse, de François-Joseph, du Congrès de Vienne, de cet enfant de six ans appelé Mozart qui étonna toute la Cour par la précocité de son génie et aussi au souvenir toujours très vivant du jeune roi de Rome, fils de Napoléon, qui mourut dans ce château à l'âge de 21 ans. L'Aiglon, prince de légende.

(23 juin 1967)

9.

ON REVIENT TOUJOURS À VIENNE ET À SON MANÈGE ESPAGNOL

Personne n'a jamais expliqué clairement ce qu'était le manège espagnol de Vienne. On l'admire sans restrictions. On applaudit sans réserve. On se pose aussi la question : pourquoi est-il espagnol et pourquoi est-il à Vienne ? En réalité, double question.

J'ai déjà écrit que l'on revient toujours à

Vienne (sans jeu de mots). La "Spanische Reitschule Wien" demeure aujourd'hui la dernière ou l'une des dernières hautes écoles d'équitation dans le monde. On traduit de mille façons : même à Vienne on dira officiellement "L'Ecole d'équitation de la Cour Espagnole", ce qui ne me semble pas correspondre exactement à la vérité. Mais on revient toujours à Vienne, surtout si on aime les animaux, si l'on a vécu sur la ferme de papa et que l'on a, maladroitement, monté un cheval.

Quand j'ai vu monter Janine Mignolet, notre belle Janine, j'ai eu honte de moi ! Je me suis dit que ce sport magnifique n'était plus de mon âge et que je serais sage de tomber du cheval volontairement... Mais retournons à Vienne. Cette étiquette "espagnole" à Vienne intrigue tous les voyageurs. On peut affirmer qu'elle correspond d'abord à la race des chevaux, les "lippizans" et, par la suite, on peut dire qu'ils sont originaires (où que là ils étaient chez eux) de la péninsule ibérique.

Je suis obligé de citer un texte classique : "L'entraînement et les reprises constituent un très beau spectacle. Il est d'usage de se découvrir pendant la reprise des écuyers. Les écuyers portent un habit brun à parements

de soie noire, des culottes de peau blanches, de hautes bottes, l'épée et le bicorné; les chevaux blancs, au poil lustré, la queue et la crinière tressées de rubans dorés dansent le quadrille, la gavotte, la polka et la valse lente."

* * *

Les véritables amateurs de chevaux de grande race ne vont au Manège espagnol que le matin de dix heures à midi. Il est très poli d'être ponctuel dans ce milieu où tout n'est que rythmes, rites, et traditions.

L'édifice lui-même est très beau, tout blanc, tout propre, et l'on se croirait dans une salle de bal. D'ailleurs, on y a donné des concerts célèbres, des soirées mondaines non moins célèbres. Ce Manège n'a rien à voir avec l'écurie... La tenue des visiteurs est toujours stricte. Une joyeuse humeur règne. On applaudit les prouesses. Les spécialistes, eux, sont très réservés du côté compliments. Ils attendent l'exploit, la beauté du geste et de la manoeuvre; et c'est alors que l'assemblée éclate d'enthousiasme.

Voyageurs ou Touristes

Vienne ne serait pas Vienne sans le Manège espagnol (le Spanische Reitschule), sans ce décor, ces lustres qui s'illuminent, ces cavaliers parfaits, ces chevaux impeccablement blancs, ce rituel. Nous ne sommes pas au cirque, nous sommes au théâtre. Nous sommes à Vienne, s'il vous plaît.

(15 novembre 1969)

10.

EN AVANT, L'ARMÉE DES PHOTOGRAPHES!

Aujourd'hui, le Québec, c'est la belle province. "Belle province", expression blessante pour les autres provinces, d'autant plus que nous sommes, paraît-il, devenus un Etat. Cela correspond à dire que nous sommes beaux et que les autres sont laids ! Ceux qui ont un peu de mémoire se souviendront qu'aux temps, pas si lointains, du ministre Lionel Bertrand, on disait "l'aimable province". A mon avis,

être aimable vaut mieux que d'être beau. La qualité reste plus durable.

J'ai repris le vieux thème du ministre Bertrand pour parler de la Gaspésie. Aimable Gaspésie. On ne s'en lasse jamais. J'avais une dizaine d'années quand on m'a montré la mer pour la première fois. Pourtant je suis né en face du lac Saint-Pierre et ce n'est pas rien. Mais la Gaspésie... cette vue infinie... vers tous les mondes qui nous attendent... je ne l'ai jamais oubliée. On se dit alors qu'on sera marin, capitaine, commandant. Les enfants aiment le rêve et l'aventure. Jamais ils ne s'imaginent qu'ils seront fonctionnaires !

L'enfant que j'étais s'émerveillait devant la broderie des beaux noms français de la Gaspésie. J'avais d'abord été intrigué par Sainte-Rose-du-Dégelé. On le serait à moins. J'ai sérieusement cherché dans le calendrier une sainte de ce nom. Point n'en trouvais. On devine tout de suite pourquoi. Pourtant, c'est une sainte que j'aurais aimée.

La réalité vous semblera plus jolie encore. La rivière Madawaska (mot micmac qui signifie "qui ne gèle pas") lui a suggéré son nom

et c'est ainsi qu'en plus d'avoir un pays charmant nous avons une sainte de plus !

Si vous êtes un littéraire, ou quelqu'un de sensible à la chose, vous ferez une petite pose à Cacouna. Là, le plus grand poète de notre pays, poète adolescent, passait ses vacances d'été : Emile Nelligan. J'ai imaginé, avec mon ami le docteur Lafleur, qu'un jour nous pourrions marquer d'une pierre ou d'un bronze le passage si court sur cette terre de cet être exceptionnel. Je ne désespère pas. Mais Cacouna veut dire "contrée du porc-épic" !

La liste des beaux noms est longue et merveilleuse dans la péninsule gaspésienne. Trois-Pistoles... Bic (déformation si jolie et presque voulue de pic)... Rimouski (terre de l'original ou de l'original)... Pointe-au-Père... Les Boules (à cause de la pétanque de Jean Rafa, bien sûr!)... Baie-des-Sables (un monument rappelle ici que le comte Jacques de Lesseps, fils du constructeur du canal de Suez, s'est perdu en 1927 à bord d'un hydravion)... Sainte-Félicité, que j'aimais mieux quand on la nommait "Pointe-au-Massacre"... Grosses-Roches... Les Méchins... Au sujet des Méchins, on est tenté de croire que Dominique

Michel a fait là une de ces déformations comiques dont elle a le secret. Vrai ! Les Méchins, ce sont les méchants, les écueils, redoutés par les voyageurs indiens. Cap-Chat... Sainte-Anne-des-Monts... Ruisseau-Castor... Cap-au-Renard... Rivière-à-la-Martre... Ruisseau-à-Rebours... Anse-Pleureuse... Gros-Morne... Manche-d'Epée... et ainsi de suite jusqu'à Penouille où je m'arrête un instant.

Penouille me plaît pour plus d'une raison. Le mot lui-même est à la fois drôle, inattendu et poétique. Tous les voyageurs connaissent "penon", qui est une petite girouette attachée à un mât pour indiquer la direction du vent. Mais Penouille... Je me fie à un ouvrage récent (non signé) pour écrire que c'est un vieux mot basque qui signifie "péninsule". Arrêtons-nous donc à Penouille.

Ici, trois établissements français furent détruits par les Anglais : le premier par Phipps en 1690, le deuxième par Walker en 1711 et le troisième par Wolfe en 1758. Mais il y a autre chose et j'attire l'attention du voyageur qui passera par Penouille.

Je cite le même historien anonyme qui a

par Éloi de Grandmont

fait un travail sérieux pour la Direction Générale du Tourisme (Québec) :

"Il y avait là, au XI^e siècle, paraît-il, un poste établi par des Vikings et la première femme blanche venue au Canada aurait été Freydis, soeur illégitime d'Eric le Rouge."

Freydis était sûrement très belle. Imaginons-la, au onzième siècle, Penouille ! On se demande un peu ce qu'elle faisait dans ces parages. Mais ne passons jamais dans le joli paysage de Penouille sans penser à l'infortunée Freydis.

Gaspé vous attend. Percé vous attend. Bonaventure, dans la baie des Chaleurs, vous attend. La nature y est tellement belle qu'il ne faut pas oublier de photographier du matin au soir. C'est pourquoi je crie : "En avant, l'armée des photographes !" Cette armée n'est pas belliqueuse.

(15 juillet 1967)

11.

LA GENTILLESSE EXISTE ENCORE

Des voyageurs m'ont dit qu'il n'y avait plus de gentillesse dans le monde. Ce n'est pas vrai. On me répondra qu'il y a des batailles et même des guerres. On me répondra qu'il y a des truands de toutes sortes. On me répondra qu'il y a des profiteurs de voyageurs ou de touristes. Là, je répondrai à mon tour que c'est vrai. Mais la gentillesse morte, non !

J'ai un souvenir tout frais à raconter. Lorsque l'on fait la promenade entre Paris et Le Havre, promenade assez courte (224 kilomè-

tres), avec l'intention de s'embarquer pour des terres lointaines, on peut rêver d'un temps d'arrêt. J'avais choisi Honfleur. A Honfleur, on est pour ainsi dire au Havre. Ainsi évitons-nous les arrivées massives des trains maritimes. Comme disait un de mes compagnons, profond penseur : "C'est une idée qui en vaut une autre ! Il suffit de quitter Paris la veille."

Les liens qui unissent Honfleur à notre pays sont trop profondément inscrits dans notre histoire pour qu'il soit utile de les évoquer. Et ce n'est pas pour cette raison que nous sommes bien reçus à Honfleur. Les citoyens honfleurais sont naturellement souriants. Ils ont le sens de l'humour. Ce n'est pas non plus par hasard qu'Alphonse Allais est né à Honfleur. (Voir sa maison natale au numéro 84 du quai Saint-Etienne, près de la place Hamelin.) Avec Alphonse Allais, Hamelin et Honfleur, on est en famille. Il faudra évoquer un jour les fabuleux récits d'Alphonse Allais sur notre pays. Il redécouvrit le Québec, après Samuel de Champlain, mais d'une façon telle... que c'est un chef-d'oeuvre.

Puisque nous touchons à l'instant littéraire et artistique, je note au passage les noms de Bauletaire qui, à bout de ressources, alla y

retrouver madame Aupick, sa mère. Henri de Régnier est né à Honfleur. Erik Satie est né à Honfleur. Cependant Samuel de Champlain, fondateur de la Nouvelle-France, est né dans un village en ruines de quelques centaines d'habitants (aujourd'hui), mais qui garde pour nous un charme bien explicable.

Là n'est pas le but de mon propos. Je désire parler de la gentillesse que l'on retrouve souvent en cours de route. Arrivés à Honfleur, nous nous sommes présentés au premier hôtel venu, qui se nomme "Cheval Blanc" et ferait mieux de se nommer "Cheval qui rue". Résultat : nous avons été très mal reçus, pour ne pas dire carrément que nous avons été mis à la porte. Madame Alphonse Mellot, notre compagne de voyage, nous révéla ce que je ne savais pas encore et qui est bien utile en voyage : "Mal pris, allez toujours au restaurant."

Nous nous sommes dirigés vers la Brasserie des Glaces, Place Hamelin, un nom bien de chez nous; vers la Brasserie des Glaces, c'est-à-dire vers la lumière. Là tout le monde était prêt à nous aider. Admirable gentillesse honfleuraise. Je tiens à faire une véritable publicité gratuite dans un grand journal pour Mon-

sieur Bel et pour tous ceux qui, à travers le monde, rendent les voyages agréables. (Et je refais cette publicité dans ce livre.) Si les voyageurs doivent toujours faire face à la bêtise, ils apprendront vivement à rester chez eux. Honfleur, la belle ! Merci, Monsieur Bel !

L'histoire ne s'arrête pas si vite. Rien n'est encore réglé. Il faut trouver à nous loger. L'heure passe. La province se couche tôt. Avec une patience inlassable, notre nouvel ami chercha par tous les moyens à nous loger. Il y parvint. Son propre fils est venu nous déposer, quelques kilomètres plus loin, au Château de la Roche Vasouy. La gentillesse existe encore.

Personne n'est plus perdu à l'étranger qu'un étranger précisément. Parfois l'étranger a l'impression que tout se tourne contre lui. Dès que le premier petit piège se présente, il est perdu. Il se sent perdu. Il a peur d'être perdu. Il cherche autour de lui un peu de gentillesse... Je ne suis pas loin de croire, à ce propos, que les gens les plus gentils sont les gens les moins prétentieux.

Tous les pays qui désirent recevoir les touristes lancent des offensives "sourire", "bon-

par Éloi de Grandmont

jour", "hospitalité" ... et j'en passe. Tout cela est très louable, si c'est un mouvement du cœur. Il faudrait éviter que ces offensives deviennent un ensemble de grimaces. Et, si j'ai raconté mon aventure à Honfleur, c'est uniquement pour que nous en soyons conscients, nous-mêmes, au moment où nous recevons à Montréal le monde entier.

J'ajoute simplement ceci : dans cette jolie ville chère à nos cœurs, Honfleur, nous n'aurons dorénavant que des amis. Puissions-nous nous conduire aussi bien que Monsieur Bel. Voilà mon souhait !

(1er juillet 1967)

12.

LE QUÉBÉCOIS N'A PLUS BESOIN DE CE SECRET . . .

A New York, j'ai mes petites habitudes comme tout le monde : je me loge à l'hôtel Americana parce que les théâtres de Broadway sont à ma porte et parce que le restaurant de René Pujol, "Les Pyrénées", est également à ma porte et, en troisième lieu, parce que les banlieues plus ou moins lointaines m'embêtent. J'aime le cœur des villes ou, carrément, la campagne.

Je parle de René Pujol, mais je devrais plutôt parler de la famille Pujol, de la "dynastie" Pujol car, en plein coeur du New York des théâtres, ils dirigent trois restaurants : "Les Pyrénées" (mention déjà faite), "Pierre au Tunnel" et le "Restaurant du Midi". Tout cela se porte aussi bien que nos meilleurs restaurants québécois.

Pourquoi les maisons Pujol ont-elles tant de succès auprès du public de New York ? Douces, paisibles, pas de New York du tout en plein coeur de New York, elles ont cette valeur d'exotisme qui fait rêver l'homme de New York, et l'homme du monde entier qui aime ce qui est français. Tous les sourires, chez les Pujol, ne sont pas commerciaux. Là, j'ai promis à l'ami René Pujol de transcrire ses propos le plus fidèlement possible. (L'effort comporte une discipline car il parle beaucoup !)

— Un restaurateur, dit-il, doit savoir s'entendre à la perfection avec tout son personnel. Autrement, mieux vaut exercer un autre métier.

René Pujol dit cela en souriant, mais on sent bien qu'il dit la vérité. Je lui ai promis de

transmettre son message chez nous. De plus, il dit cela avec un petit accent qui chante. Le secret, il est là. Jamais la moindre dispute devant le client. Encore moins devant le patron. Sinon, c'est la mort !

René Pujol a une autre qualité (vais-je donc le vanter éternellement ?) : il est physiognomiste... Physiognomiste, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire dans le métier de la restauration ou de l'hôtellerie ? Imaginons un petit scénario québécois. Un jour, près d'un lac, vous vous êtes arrêtés à cette auberge que tout le monde connaît. Vous avez mangé des langues de morue au four... (Essuyer les langues avec un linge. Plongez-les dans un bain de lait salé. Un peu plus tard, les enrober de chapelure fine, les mettre dans une lèchefrite huilée. Au four, très chaud, 10 minutes. Au moment de servir, sauce tartare. Recette classique.)

L'occasion fait que vous retournez dans le même canton. Ce goût vous reprend... un de ces jours... et vous avez l'impression d'être le seul à connaître un certain secret, comme dirait à peu près Françoise Sagan. Encore un bon coup de fourchette et hop ! Alors je prétends que, si le client a reconnu les lieux et

qu'il s'y est arrêté, le patron doit, de son côté, le reconnaître. Dans son intérêt. Ce client ne doit plus être, plus jamais, un inconnu de passage.

* * *

Cet art est difficile, délicat et, pour tout dire, parfois impossible à pratiquer. Mais il faut le réussir, un peu comme un tour de passe-passe. Cet art fait partie de "l'accueil". Dire :

— Bonjour, monsieur Dupont. Bienvenue, madame Durand.

Pour un bon maître d'hôtel ou un bon patron, c'est un mécanisme facile, à la condition que vous ayez devant vous des pèlerins que vous connaissez depuis trois éternités. Dire les mêmes choses à un client que vous n'avez pas vu depuis deux ou trois ans devient un peu plus compliqué. Mais, ce tour de force, il faut le réussir à tout prix. Là est une des clefs des bons établissements comme ceux des Pujol à New York.

Revenons au Québec et rappelons-nous com-

ment Camillien Houde, homme que l'on ne peut pas exclure de notre folklore, procédait en pareilles circonstances. (C'est Jacques Normand qui m'a raconté l'histoire.) Dialogue.

— Il faut me rafraîchir la mémoire. Pensez. Un homme de mon âge ! Vous vous appelez...

— Delage.

— Ah ! ... Mais, ça, je le savais. Delage ... bien sûr ... mais c'est votre prénom que je cherchais ?

— Gérard.

— Gérard ... Gérard Delage ... Je suis impardonnable. Monsieur Gérard Delage, comment allez-vous ?

Camillien Houde a fait le coup des centaines de fois et on n'y voyait que du feu ... du feu de cuisine municipale !

(Juin 1969)

13.

À NEW YORK, CHEZ UN HOMME TRÈS RICHE... M. FRICK

Imaginons qu'un soir nous nous réunissions tous pour parler de New York. Notre première surprise serait peut-être de découvrir brusquement que nous parlons tous des mêmes choses. La publicité, efficace dans son ensemble, parle des mêmes beautés et des mêmes surprises. Nous parlons donc des mêmes choses. Tous. Le plus souvent.

La découverte plus profonde de New York est affaire de longue patience. Il faut faire un effort. Mais j'ajoute tout de suite que le voyageur est récompensé de sa peine. Mon bon maître Blaise Cendrars, poète, romancier, clochard, millionnaire, soldat de la Légion Etrangère, blessé (le bras droit arraché par un obus), aventurier par tous les chemins de la terre et du rêve, aimait à répéter aux jeunes qu'il n'avait jamais vu Greenwich Village à New York (dans Manhattan, entre l'Hudson et Washington Square). C'était là, évidemment, une sorte de coquetterie du fameux Blaise !

Tous les écrivains de notre pays savent qui était Blaise Cendrars, ils savent que le transsibérien était son cousin et que *Les Pâques à New York*, qui sont d'avril 1912, représentent un immense chef-d'oeuvre de la poésie moderne. Réal Benoit me l'a dit plusieurs fois avec passion, me citant de mémoire : "C'est comme un Golgotha de nuit dans un miroir..." Réal Benoit, grand écrivain, qui fuit les honneurs et, je crois, la société. Humilité de la grandeur à l'ombre de nos véritables ancêtres littéraires. L'aventure aussi, le voyage aussi, la navigation solitaire, le goût du risque. Nous étions, lui et moi, des disciples de Blaise. Même

si nous avions lu les récits d'Alain Gerbault !

Tout cela indique mon intention de parler d'une autre aventure. Elle fait penser à l'aventure de Blaise Cendrars, mais je ne sais pas si elle aurait plu à Blaise Cendrars car la mer y joue un rôle relativement peu important.

A New York, un homme riche qui se nommait Henry Clay Frick, rêvait, lui aussi, d'aventure. Son aventure fut une aventure artistique, une aventure absolument formidable à mon avis et une aventure dont le monde entier pouvait tout craindre. Je parle toujours du monde artistique.

Quand je dis qu'il était riche, je dis simplement qu'à l'âge de trente ans il était millionnaire ! Cet argent était le fruit mûr d'un arbre, et même les fruits mûrs d'un jardin, où il y avait du charbon, de l'acier et des chemins de fer ! Le monde est ainsi fait qu'on a toujours besoin de charbon, d'acier et d'un certain moyen de transport.

A sa mort, le 2 décembre 1919, Henry Clay Frick était riche. Je n'ose pas dire que le mot populaire "fric" trouverait son origine de ce côté. Enfin ! Mes recherches à New York m'ont appris beaucoup de choses. J'ai fouillé dans les journaux et les documents du temps. Un jour-

nal a révélé, le 7 décembre 1919, quelle était la fortune de Monsieur Frick.

On croit rêver ! Il n'avait que 150 millions de dollars américains de son époque. Tout juste ce qu'il faut pour payer l'épicier du coin !

Ce qui nous intéresse, quand on voyage, c'est tout de même autre chose. Il y a un secret chez cet homme du nom de Frick. Pourquoi ce goût désordonné, exorbitant et incroyable de l'argent ? Monsieur Frick aimait les oeuvres d'art. Il les aimait à tel point qu'il se fit construire une maison pour les loger convenablement. Car il n'avait pas cessé d'acheter les plus beaux trésors. Ce sont des Bellini, Boucher, Chardin, Claude Lorrain, Corot, David, Degas, Fragonard (ce chef-d'oeuvre lui coûta à lui seul plus d'un million de dollars), Goya, le Greco, Greuze, Frans Hals, Holbein, Ingres, La Tour, Manet, Millet, Monet, Nattier, Pierra della Francesca, Rembrandt (un très beau portrait du peintre), Renoir, Théodore Rousseau, Tiepolo, le Tintoret, Vélasquez, Vermeer... et tant d'autres.

La maison de Monsieur Frick est ouverte au public. Quand vous irez à New York, vous la trouverez au coin de la cinquième avenue et

par Éloi de Grandmont

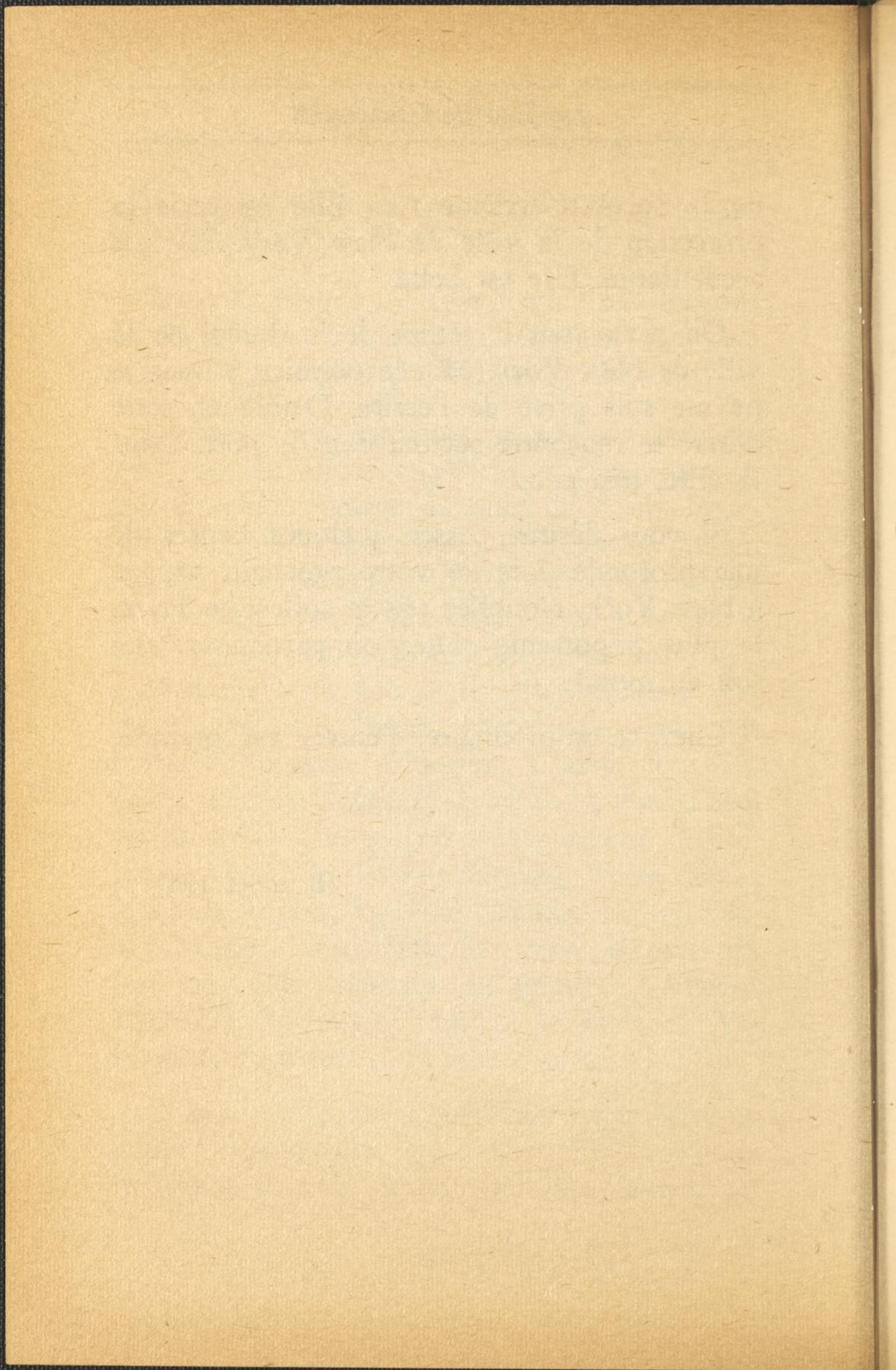
de la soixante-dixième rue. Elle est sous la protection de la ville de New York. Elle est accueillante. Elle est belle.

On parle tout le temps de la dureté de la ville de New York. Moi le premier, jamais je ne me suis privé de l'écrire. D'ailleurs, cette dureté se rencontre surtout dans le port. Dans la ville, très peu.

Si vous désirez passer quelques heures de joie profonde, lors de votre prochain voyage à New York, n'oubliez pas la collection Frick, la plus importante collection particulière qui soit au monde.

Chez ce millionnaire, l'entrée est gratuite.

(8 juillet 1967)



14.

**“DANS VENISE
LA ROUGE,
PAS UN CHEVAL
QUI BOUGE.”**

Musset. L'amoureux de tant de rêves de jeunes filles. L'écrivain de génie. Le poète. L'auteur dramatique dont les oeuvres ne furent à peu près pas jouées de son vivant. Dès l'âge de vingt ans, il écrit des poèmes qui témoignent d'une grande passion en même temps que d'une légèreté non moins grande. Il veut toujours réussir au théâtre, mais son théâtre est trop grand pour son époque (Musset est né en

1810) et ses pièces ne réussirent qu'après sa mort. Lorsque j'ai vu Gérard Philipe jouer *Lorenzaccio*, j'ai commencé à comprendre l'auteur dramatique. Or Alfred de Musset adorait Venise.

C'est pour cette raison que j'en parle. Les journaux et les magazines en parlent, je ne vais pas pour autant me priver d'en parler, et de dire des vérités qui me sont familières puisque j'ai vécu souvent à Venise.

Venise va disparaître. Il n'y aura plus de Venise, ville de Beauté, de Tendresse et d'Amour. Les savants sont presque tous d'accord... à moins que des mesures sévères ne soient prises le plus tôt possible, c'est-à-dire d'ici une cinquantaine d'années ! Venise s'enfonce dans son eau, avec ses palais et ses merveilles.

Faudra-t-il oublier les "heures sereines" du café Florian (1720) où de plus grands que moi ont passé des "heures sereines" : Musset, George Sand, Wagner, Byron, Henri de Régnier ou Goethe ? Non. Le monde entier est d'accord. On se doit de faire quelque chose. Faire quoi ?

Les faits. (Documentation *Paris-Match*, *Life Magazine* et *Time*, à tous ceux qui ont travaillé à cette enquête et à qui il faut rendre un hommage chaleureux.) Donc, les faits.

a) Plantés en 1570, 500 jardins disparaissent l'un après l'autre.

b) 25,000 édifices sont près de la ruine.

c) Pourriture des pilotis de bois.

d) Eau polluée.

e) Et chaque année l'eau gagne du terrain sur la ville, ce qui n'est pas souhaitable.

f) L'hiver, plus de 850 maisons sont abandonnées à Venise. (Chiffres de *Paris-Match*.)

Mais il nous reste l'espoir. Venise n'est tout de même pas un vaisseau en perdition.

Quand on écrit sur Venise, on écrit de façon désordonnée. Tout se mêle, tout se mélange, tout s'entrecroise dans les souvenirs : Musset, le gondolier, la place Saint-Marc, le théâtre de la Fenice (le plus beau du monde, disait Louis Jouvet) et tous les palais... Quelle griserie du coeur que Venise !

Mon grand-père avait dans sa bibliothèque

Voyageurs ou Touristes

et je l'ai aujourd'hui dans la mienne, *Ville d'Amour* (Paul Ollendorff, éditeur, 1894).
Auteur : René Maizeroy. J'ouvre à la page 11. Je cite et j'attire votre attention sur le fait que 75 ans plus tard, exactement, rien n'a changé. "J'étais assis sur la piazza San Marco, devant le café Florian savourant le moka délicieux que des garçons en habit, ayant l'air de diplomates disgraciés, vous servent avec une cérémonieuse lenteur en même temps qu'un verre d'eau glacée. Et cette sieste assise, ce farniente où l'âme et le corps se fondaient dans la mollesse d'un après-midi automnal, ce repos absolu de l'esprit allégé de toute préoccupation, de tout désir, dépassaient en douceur les plus subtiles, les plus complètes jouissances." Venise sauvée. Venise sera sauvée.

Aznavour le chante même (en espagnol) :
"Que triste y sola esta
Venecia sin tu amor."

(29 novembre 1969)



15.

LE KERVANSARAY EST CHAMPION EN ORIENT

Le Kervansaray "vous présente ses danses orientales qui sont d'un renom mondial, par trois fameuses et belles danseuses turques..." (Air conditioned by Carrier). Cabaret. "Open Whole Night". On se croirait à Montréal. L'Orient, ce n'est tout de même pas exactement cela, pas plus que la Turquie, pas plus que sa capitale Ankara, pas plus que la grande ville d'Istamboul (le dictionnaire Larousse

s'entête à écrire Istanbul et cela le regarde !) et il devient important de présenter aux touristes et aux voyageurs la Turquie, les Balkans et l'Asie antérieure sous un autre jour.

Dire que cette ville cosmopolite d'Istamboul est le trait d'union entre l'Europe et l'Asie, entre l'Orient et l'Occident, semble à peu près juste. La Turquie a une grande importance et en même temps une grande dépendance à l'égard des mers et des détroits. Cela rend ce pays particulièrement passionnant pour le voyageur et pour le touriste, à la condition qu'il soit un peu curieux de géographie. De la Mer Noire, par le détroit du Bosphore, on pénètre dans la Mer de Marmara. (Les Russes seraient contents !) De la Mer de Marmara, on peut trouver une sortie, via le détroit des Dardanelles, vers la Mer Egée. De la Mer Egée, on gagne la Mer Méditerranée ou même la Mer Adriatique. Et, là, vous faites la pluie et le beau temps, si tout se passe bien. (Mer a sa majuscule, tout simplement parce que vous êtes en présence d'un voyageur qui collectionne ses cartes postales.)

De quoi vit la Turquie ? Du tourisme ? Pas uniquement. Du tabac qu'elle vend aux Etats-Unis, à la Grande-Bretagne et ailleurs. De

produits alimentaires qu'elle vend à la Grèce. Du bétail qu'elle vend à la Suisse. Du cuivre qu'elle vend à la France et au Benelux, du bois qu'elle vend à l'Italie. La Turquie vit aussi de son charme, très particulier.

Je reviens à Istamboul, la ville turque que je connais le mieux. Oh ! N'oubliez pas de prendre le métro, c'est le plus ancien d'Europe... mais il est minuscule. Dans la rue, la circulation serait plutôt désordonnée, c'est-à-dire orientale. Les Turcs ont un sens très vif et très ardent de la liberté. Cette attitude, digne en soi, se traduit là-bas de diverses façons. Vous verrez. Ce qui demeure indiscutable, c'est qu'il est impossible de demeurer indifférent dans une ville comme Istamboul. On est conquis.

Je me suis demandé, en marchant dans les rues d'Istamboul, s'il y a un type (physique) turc. Il y en a un, assurément. Mais on est trompé par les apparences, pour la raison suivante : (renseignements pris) on trouve dans Istamboul cent mille Grecs, cinquante mille Juifs, cinquante mille Arméniens, je ne sais plus combien de Levantins, descendants de familles vénitiennes et gênoises. (Ils sont là depuis le quinzième siècle, donc on peut dire

qu'ils sont chez eux !), beaucoup d'Anglais, d'Italiens, de Français, de Hollandais et, depuis la révolution, une forte colonie de Russes blancs.

Tous ces gens-là sont d'Istamboul. Istamboul est leur ville à part entière. Avantage pour le voyageur et le touriste : ces citoyens parlent à peu près toutes les langues, ce qui avait le don de déplaire à l'Atatürk (Le Père de tous les Turcs). Ce surnom, il se l'était donné lui-même. Là-bas, c'est l'usage. Déjà, quand il était jeune militaire, son supérieur lui avait donné le nom de Kemal (Le Parfait). Héros nationaliste, il a son monument partout, il est respecté et il voulait que la population ne parlât que le turc. Il est mort à Istamboul en 1938, après de grands succès comme chef militaire et chef politique. Sur la question de la langue nationale, je n'ai pas eu l'impression qu'il avait gagné son point.

Merveille des merveilles : l'art musulman à Istamboul. Indescriptible.

(27 décembre 1969)

16.

POSITANO: "C'EST UN LIEU DE RÊVE"

(Steinbeck)

Mon premier voyage vers Positano commence à Paris. Une nuit, dans un restaurant des Halles, je fais la connaissance de John Steinbeck. Par le plus grand des hasards. Je connaissais l'écrivain, j'avais lu ses livres, mais je ne connaissais pas le personnage. J'ai eu une admiration immédiate pour cet homme viril, humoriste et raconteur de génie. Nous avons bu solidement, n'ayons pas honte de le

confesser. Nous avons ri. Nous avons réglé le destin du monde, etc.

Au moment où nous dûmes partir, rentrer chacun à son hôtel, Steinbeck me demanda si je restais à Paris encore longtemps. Je lui répondis qu'il me fallait retourner à Montréal. Sur le trottoir, à l'heure où le jour menace de se lever, Steinbeck me dit en me serrant la main :

— Si jamais vous revenez en Europe, n'oubliez pas d'aller à Positano.

— Alors arrivederci !

Le temps passe. Il se trouve que j'ai un bon ami au service du Tourisme Italien de Montréal, le Signor Andrea Valentino, très connu pour sa gentillesse et sa moutache noire bien plantée. (Aujourd'hui, il a quitté ce poste et il est professeur de langues à l'Université de Montréal, comme moi d'ailleurs !) Je lui parle de Positano et je lui demande quelle est la meilleure façon de s'y rendre. Il se produit alors un coïncidence formidable : le Signor Valentino me fait cadeau d'un livre (30 pages) sur Positano. Ecrit par qui ? Par John Steinbeck. Je n'en reviens pas. (J'ai le regret

de dire que ce petit livre sur Positano est aujourd'hui introuvable.)

Je précise tout de suite que cet ouvrage est un extrait de *Harper's Bazaar*, numéro de mai 1953. On retrouve dans ces pages le grand Steinbeck et, puisque nous parlions des moyens de se rendre à Positano, mentionnons seulement le nom de son chauffeur, qu'il appelle Bassani Bassano, de sa hardiesse en chemins de montagne. Là, le lecteur est gâté. A cent à l'heure dans une route en lacet. Et cet aveu inouï de Steinbeck : "Ma femme et moi sur le siège arrière, cramponnés l'un à l'autre, versions des pleurs hystériques..." Pendant ce temps, le Signor Bassani Bassano était tout heureux, gesticulait, fonçait sur des mulets, écrasait un poulet... mais, au bout du chemin, voici cette merveille : Positano.

Qu'est-ce donc que Positano ? Une toute petite ville accrochée aux flancs de la montagne (aux dernières nouvelles, la population : 2935 habitants); une toute petite ville sans rues, ou si peu, faite de marche, de longueur de beauté toute proche : l'eau bleue de la mer, de soleil.

A Positano, nous étions logés à "Le Sire-

Voyageurs ou Touristes

nuse" (dix-huitième siècle), véritable château de clarté et d'élégance. Aujourd'hui, c'est un hôtel, d'accord. Demandez des renseignements, parmi vos amis voyageurs ou plus humblement dans les agences. J'ai l'assurance que l'on me donnera raison.

Et c'est John Steinbeck qui, dans mon esprit, a eu raison, le premier.

(6 décembre 1969)

17.

“LA CAPRICIEUSE” NOUS EST REVENUE

Mais oui ! Elle est revenue.

Au mois de juillet 1855, elle était apparue fièrement dans le port de Québec et ce fut alors tout un événement. On revient toujours à ses premières amours ! Aujourd'hui que la mâtûre à voile a pratiquement disparu, il reste dans nos coeurs le souvenir historique de ce voyage de “La Capricieuse”, souvenir livresque pour la plupart d'entre nous, soyons francs. Qu'était “La Capricieuse” ? Un beau voilier

français dont le commandant n'a jamais trouvé à se plaindre.

Ce beau voilier est revenu à Québec (Montréal lui étant interdit) sous la forme du paquebot "France". Quelle fête ! Quel beau jour ! Monsieur le premier ministre Daniel Johnson a souhaité clairement que l'événement se reproduise et, selon toute vraisemblance (comme en 1855), il se reproduira souvent, demain et peut-être toujours.

Retournons vers le passé et songeons qu'après la "conquête" les liens entre le Québec et la France furent difficiles. Ne disons pas, cependant, qu'ils étaient inexistants. On lisait Lamartine et Victor Hugo dans les pages de "La Minerve" en 1829. Quand même, tout le monde souhaitait des liens plus serrés entre nos deux pays. Et l'on a l'impression qu'aujourd'hui, c'est pareil !

Le commandant de cette "Capricieuse", Paul-Henri de Belvèze, était un "homme de haute culture, catholique éclairé et habile orateur, dont la parole, à la fois chaude et mesurée, plut infiniment aux Canadiens et leur apporta l'écho si longtemps attendu de la mère-patrie"

(Armand Yon, dans le Bulletin des études françaises, au mois de mai 1942).

J'aime beaucoup le récit de l'abbé Armand Yon, parce qu'il y est dit que le "pauvre commandant, pendant son séjour au Canada (...) fut partout invité, convié, prié, supplié, tiré en sens contraire". N'oublions pas que nous sommes en 1855 !

Ce fut un coup au coeur pour tous les Québécois. Les bons criaient : "Vive la mère-patrie !" Les méchants laissaient entendre que la cale de "La Capricieuse" était remplie des oeuvres de cet affreux Voltaire. Les plus sages réfléchissaient et se disaient qu'après tout Napoléon III venait tout juste de s'entendre avec la reine Victoria pour entreprendre la guerre de Crimée. Le rapprochement franco-britannique était à l'honneur. Nous en avons profité. Après un siècle d'absence, la France revenait sur nos rives avec "La Capricieuse". Entre nous, quel joli nom !

Le cher poète Octave Crémazie n'a pas pu résister à la tentation d'écrire quelques vers d'union franco-britannique :

"Pour nous, ô Canadiens ! enfants de ces deux races

Dont l'univers entier garde les nobles traces ...”

Ceci dit, le retour de “La Capricieuse” a eu, en cette année 1855, une très grande importance pour les gens de langue française chez nous. Je cite l'excellent historien Mason Wade :

— La venue de “La Capricieuse” et les grandes manifestations publiques qui accueillirent partout son capitaine, le commandant de Belvèze, mirent aussi fin à la froideur qui avait toujours existée, depuis la Révolution française, entre l'ancienne métropole et sa colonie d'autrefois.”

* * *

L'arrivée à Québec du paquebot “France” a fait l'objet d'un même rapprochement entre nos deux pays. Explications : l'Expo 67, sans doute; le centenaire de la Confédération (?), mais sûrement autre chose. Il faut préciser tout de suite que le paquebot “France” n'est pas un paquebot ordinaire. Je lui donne le titre du plus beau paquebot du monde que je connaisse. Bien sûr, il est aussi le plus long

paquebot du monde. Il représente la gloire du pays dont il porte le nom. Autant dire qu'à Québec il ne passe pas inaperçu !

Quelqu'un a demandé au commandant Elie Desplat si un paquebot aussi grand pourra se retourner dans le port de Québec au moment de reprendre la mer.

A quoi le commandant a répondu :

— Bien sûr ! Vous sous-estimez le fleuve Saint-Laurent...

Voilà une boutade à laquelle, sans engager l'opinion des savants et des penseurs de nos deux pays, on pourrait donner un double sens.

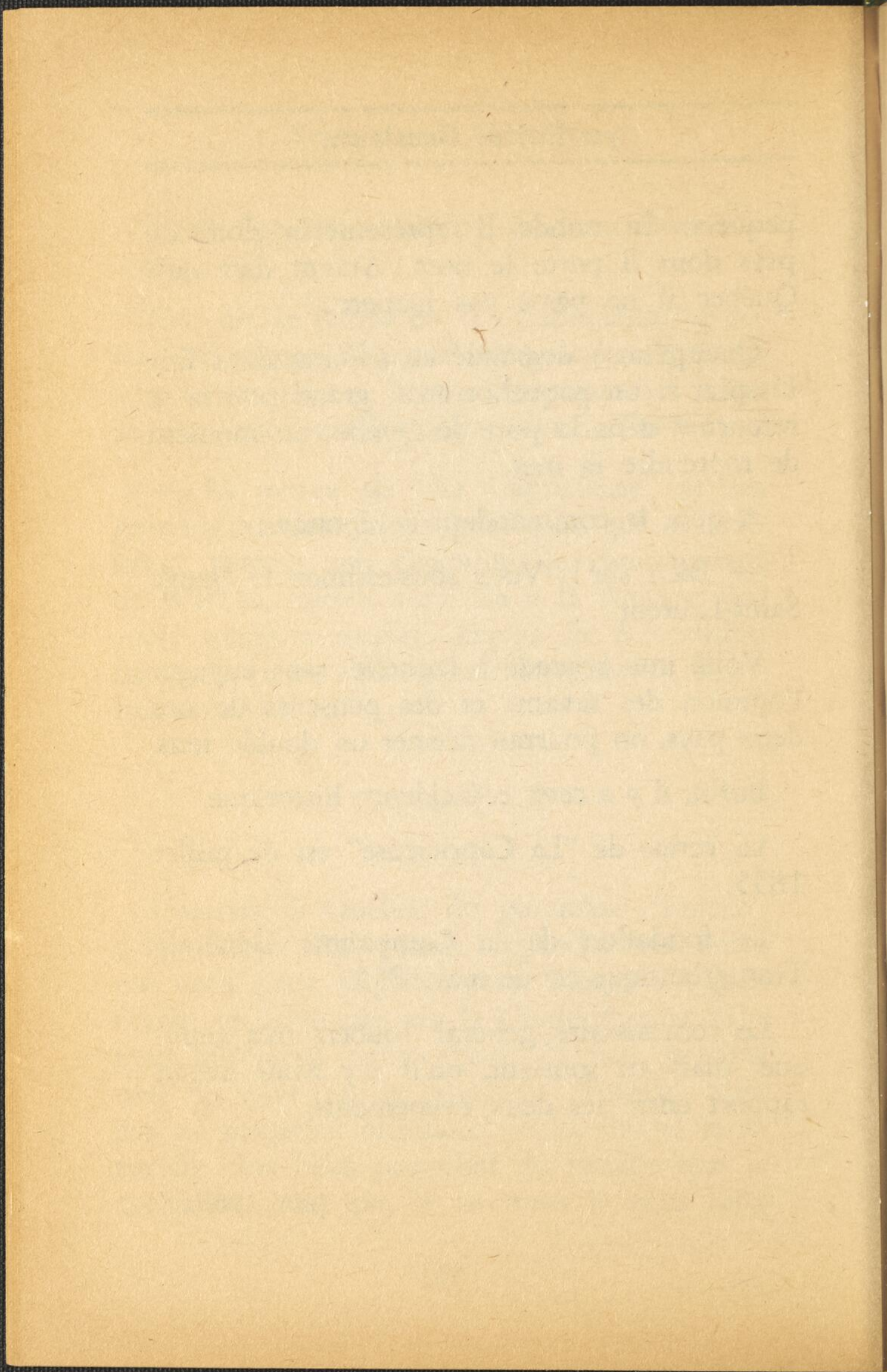
Enfin, il y a cette coïncidence historique.

La venue de "La Capricieuse" est de juillet 1855.

La fondation de la Compagnie Générale Transatlantique est de mai 1855.

Le commissaire général Joubert m'a répliqué, mais en souriant, qu'il n'y avait aucun rapport entre les deux événements.

(3 juin 1967)



18.

LES GRANDS TRAVAUX DE LOUISBOURG

Tout voyage dans l'île du Cap-Breton devrait s'accompagner d'une visite à Louisbourg, où savants, chercheurs, spécialistes poursuivent de grands travaux. Tout d'abord, voyons un peu ce qu'est Louisbourg. Au début du dix-huitième siècle, c'est un ensemble de fortifications "qui pouvaient rivaliser avec les plus importantes de l'ancien monde" (Farley & Lamarche).

On pourrait dire que c'est un poste de pre-

mière valeur sur l'Atlantique, on pourrait même aller jusqu'à dire que c'est une ville. Pourquoi ? Parce que Louisbourg fut pendant un certain temps le lieu où vivaient environ 10,000 habitants. Reportons-nous à l'époque : le chiffre est énorme.

La construction de Louisbourg serait-elle une des dernières grandes décisions de Louis XIV pour sauver la Nouvelle-France ? On est libre de le penser. (Souvenons-nous seulement que le roi est mort le premier septembre 1715). Souvenons-nous surtout que la construction de Louisbourg a coûté une fortune : quelque chose comme dix millions de dollars d'aujourd'hui, c'est-à-dire "soixante fois la dépense annuelle de la France pour le Canada" (Farley & Lamarche).

Le plan de Louisbourg, reconstitué en maquette et que l'on peut voir au musée, est l'oeuvre de mademoiselle Katharine McLennan. L'ouvrage a dû représenter des heures et des heures de patience je ne parle pas de la science de mademoiselle McLennan, puisqu'elle est directrice du musée. J'ajoute qu'il s'agit d'un parc national, que le ministre Laing a appliqué le sceau de l'Etat, de même que notre imprimeur préféré Roger Duhamel, sur une bro-

chure explicative très claire distribuée gracieusement aux visiteurs (en anglais et en français.)

Sur ce plan-maquette, on voit très bien la rue Royale, la rue d'Orléans, la rue de France, la rue Dauphine, la rue Saint-Louis et le château Saint-Louis. Sur le terrain, on voit le château Saint-Louis qui n'est pas encore ouvert au public, mais qui le sera bientôt. Jean Palardy, notre véritable expert en mobilier ancien, s'occupe de l'aménagement.

Les recherches historiques sont faites avec le plus grand sérieux, aussi bien en France, en Angleterre, aux Etats-Unis qu'au Canada. Le centre de ces recherches se trouve à Ottawa. Les travaux d'archéologie se font, évidemment, à Louisbourg.

Revenons vers le passé. Avant de porter le nom de Louisbourg, ces lieux se nommaient Havre-à-l'Anglais, pour des raisons de pêche à la morue. Vint le Traité d'Utrecht (assaisonné de quelques petits traités secrets) et la France abandonne Terre-Neuve, etc. Il se réserve quand même, ce vieux Louis XIV, l'île du Cap-Breton et le droit d'y construire la forteresse de Louisbourg.

Il s'agit de protéger les pêcheurs français.

L'homme est plus adroit qu'on ne le croit. Il fait accepter le droit d'établir certaines fortifications... Louisbourg est née, tout au moins dans la tête du monarque. Louisbourg deviendra la capitale de l'Ile Royale ! Aucune forteresse n'aura coûté aussi cher en Amérique du Nord ! Tous ces travaux commencent à inquiéter pas mal de monde. Les attaques viennent de la Nouvelle-Angleterre. La marine britannique donne un coup de main. Louisbourg tombe.

Mais le traité d'Aix-la-Chapelle redonne Louisbourg aux Français. Nous passons sur la belle période de commerce, entre l'Europe, l'île et les colonies françaises des Antilles. Sous les ordres du général Amherst (Montréal a donné son nom à l'une de ses rues, bravo !), les Britanniques s'emparent de Louisbourg, au mépris de tous les traités. On en profite pour tout démolir et pour chasser tous les habitants ! Beau geste. Amherst a sous ses ordres un jeune brigadier-général (nous sommes en 1758) du nom de James Wolfe qui fera un peu parler de lui par la suite. Certains historiens disent qu'il faut lui attribuer la prise de Louisbourg, en partie du moins.

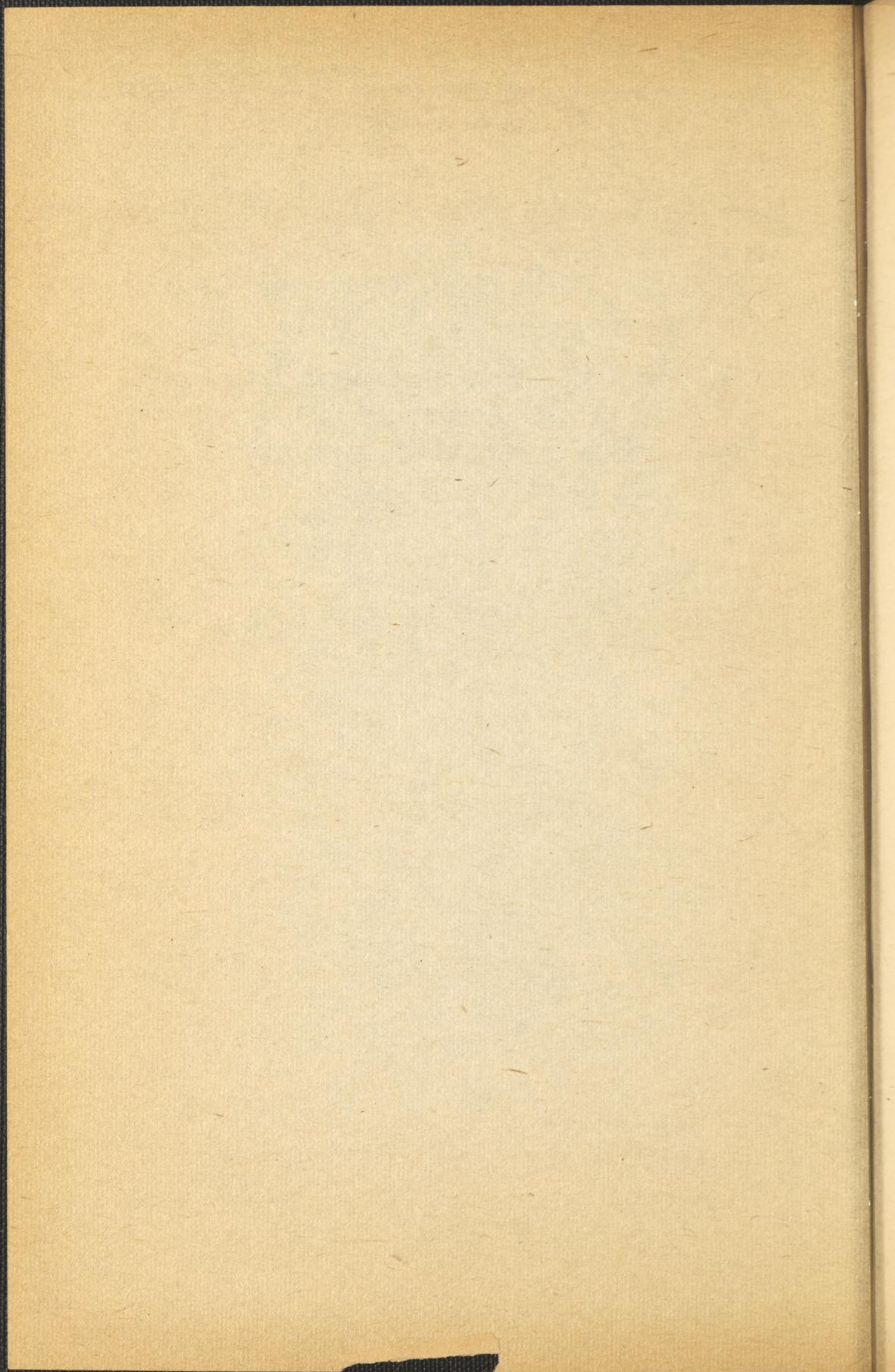
Wolfe tombe malade. Il retourne en Angle-

par Éloi de Grandmont

terre. William Pitt ne veut pas savoir si Wolfe est malade ou pas. Il lui ordonne d'aller prendre Québec. Wolfe obéit. Tout le monde connaît la suite.

Au dire des plus grands experts, Louisbourg, les travaux actuels terminés, deviendra une des plus formidables attractions touristiques d'Amérique du Nord.

(9 novembre 1968)



19.

1968 AURAIT PU ÊTRE "L'ANNÉE ZWAWA" ?

Peu de gens connaissent les Zwawa et je les comprends. Il ne font pas les manchettes des journaux et, à bien dire, on en parle peu. Pour quelles raisons l'année 1968 aurait-elle pu être l'année Zwawa ? La réponse est d'une simplicité algérienne. La voici.

D'abord, qu'est-ce qu'un Zwawa ? C'est un soldat. Il porte un nom berbère et, en principe, il appartient à une tribu kabyle. C'est, la plu-

part du temps, un honnête citoyen, un peu farouche, mais très courageux au combat. L'histoire nous a appris que la tribu kabyle avait conservé une certaine dignité tout au long de son existence. Lamoricière, général, né à Nantes, l'avait deviné. Lamoricière, polytechnicien, fit des flammèches ! Il prit la tête des "zouaves" (traduction libre de "Zwawa"). Pour on ne sait trop quelles raisons, il fut emprisonné, puis banni. Il ne lui restait qu'une solution : se réfugier auprès du Pape.

Le Zwawa est un fier militaire. Le zouave est aussi un fier militaire. Or nous avons eu nos zouaves et nous les avons encore. Sur le plan touristique, ils représentent un grand intérêt (je m'adresse surtout aux voyageurs étrangers), car ils portent un costume spectaculaire, un peu ridicule sans doute mais haut en couleur. On viendrait de loin pour les voir défiler !

Quand je suis allé en Kabylie des Babors, je n'ai pas vu de zouaves. Quand je suis allé en Turquie, je n'ai pas vu de zouaves non plus. Il y a eu des zouaves aux Etats-Unis, et pourtant je n'ai jamais eu la chance d'en voir un seul; peut-on conclure que Montréal et le Québec en général seraient les derniers à pouvoir

montrer des zouaves au public voyageur. Je ne saurais en donner la preuve scientifique, mais un terrible doute demeure et nous est favorable, non pas sur le plan militaire proprement dit mais sur le plan de l'attraction.

Que vient faire l'année 1968 là-dedans ? Un Docteur en Philosophie doublé d'un Licencié en Théologie, Michel Bouvier, vient nous le rappeler. "L'église Notre-Dame n'est ni la cathédrale catholique de Montréal, ni une basilique. Mais elle est comme un monument national en raison de tous ses souvenirs. Depuis 1829, en effet, que de grandes cérémonies se déroulent dans ce temple ! Parmi les principales, évoquons-en quelques-unes selon l'ordre chronologique : 1868, fête en l'honneur du départ des zouaves pontificaux..." Ah ! La voilà la vérité que nous avions oubliée !

(Ce texte ne peut pas être mis en doute, car il est extrait d'une jolie brochure intitulée "La Place d'Armes de Montréal" (octobre 1968), brochure offerte gracieusement l'autre jour par la Banque Canadienne Nationale. On se sent en sécurité !)

En termes de voyages, le départ des zouaves

pontificaux fut à cette époque le plus imposant de ce que nous appelons les "voyages organisés" et "guidés". Il ne s'agissait pas exactement de tourisme, cependant. Il s'agissait d'aller, comme fantassins, défendre les territoires du Pape Pie IX contre ceux qui souhaitaient l'unification du royaume d'Italie. Détail important : tous nos zouaves pontificaux étaient des volontaires.

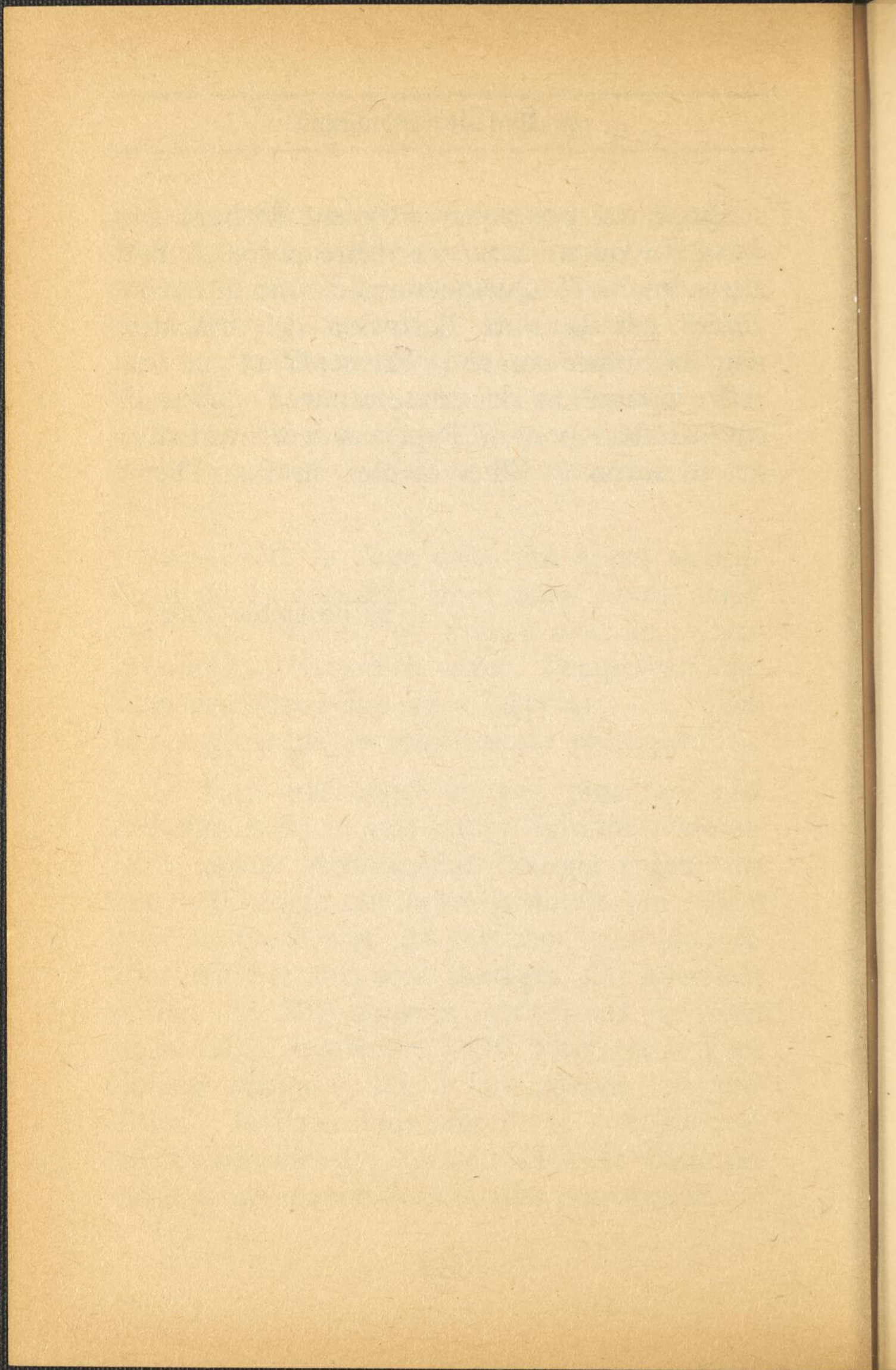
Dès 1860, le Pape avait fait appel au Général de Lamoricière, dont nous avons parlé, qui s'était brouillé en France avec le prince-président, c'est-à-dire avec l'empereur des Français, c'est-à-dire avec Napoléon III. (Déjà les généraux se mêlaient de politique !)

Le Pape fait appel un peu plus tard aux catholiques du monde entier. Formons une armée papale. Monseigneur Bourget entend cet appel. Il rédige une lettre pastorale qui émeut tous les Québécois. Ils partiront. Combien seront-ils ? Les avis sont partagés. On admet le chiffre de 507 zouaves pontificaux de chez nous. Le 22 septembre 1870, Rome et le Pape doivent capituler. Ici, il faut ajouter une précision : le Pape nous accorde le droit de porter l'uniforme des zouaves et c'est pourquoi nous avons encore des zouaves pontificaux.

par Éloi de Grandmont

Est-ce que nos zouaves étaient de bons soldats ? La question mérite d'être posée. Il faut répondre "oui". Quelques-uns d'entre eux trouvèrent par la suite l'occasion de combattre pour la France contre la Prusse. C'est une première preuve. La deuxième preuve : quand ils combattaient pour le Pape, on leur avait donné un surnom : "Les diables du Bon Dieu".

(30 novembre 1968)



20.

L'IMAGE L'EMPORTE SUR LES MOTS ?

Le Louvre, à Paris, demeure un des plus beaux jardins d'images qui soient au monde. Chacun sait que l'image, par les moyens du journal, du magazine, de la télévision, du cinéma, du livre et de la publicité, a pris une importance indéniable dans nos vies. Est-ce qu'elle l'emporte sur le mot ? Laissons aux savants le soin de trancher la question.

Passant par Paris, comme on dit dans la

chanson, je n'ai pu m'empêcher de faire au Louvre un voyage au pays des belles images. Ces voyages-là, je ne les compte plus. J'en ai fait des centaines. Je suis comme ces enfants qui demandent toujours qu'on leur raconte la même histoire (les mots) et qui en même temps développent leur imagination (l'image).

Premier devoir : ne pas visiter le Louvre au pas de course, à l'américaine, mais comme le plus parfait des flâneurs.

Deuxième devoir : s'accorder quelques instants de méditation devant ce que l'on aime. Il en est des images, c'est-à-dire ici des tableaux, des sculptures et des objets d'art, comme des femmes que l'on aime : deux minutes, merci ! Et puis chacun a ses goûts. Mais, au Louvre, il y en a vraiment pour tous les goûts. La plus grande qualité de ce musée vient probablement du fait qu'il n'est pas un musée spécialisé.

Et n'oublions jamais que le musée du Louvre est le musée le plus riche du monde, "l'anthologie des formes les plus parfaites produites par l'homme de l'Occident".

On a ses goûts, cela va de soi. Quelques exemples accompagnés de parenthèses : la

"Porteuse d'Auge", bois stuqué et peint au onzième siècle égyptien (le corps d'Elaine Bédard); la "Princesse amarnienne", calcaire peint de la dix-huitième dynastie égyptienne (la tête de Brigitte Bardot); "Portrait de Femme", peinture à l'encaustique sur bois, onzième siècle (Monique Miller dans "Pygmalion"); "Charlemagne", bronze de France, onzième siècle (Jean Duceppe); la "Reine de Saba", qui ornait le portail de l'église Notre-Dame de Corbeil (Geneviève Bujold); la "Tête de la Vierge inclinée vers la droite", tracée à la pointe de métal (ma fille Nathalie Naubert); le personnage de droite dans le "Triptique Braque" de Rogier Van der Weyden, représentant saint Jean-Baptiste (Victor Désy); "Ange portant un reliquaire", argent doré, France, quinzième siècle (Michèle Morgan); portrait de Jean Fouquet par l'artiste, peinte vers 1415, émail de France (Pierre-Elliot Trudeau).

Tous ces personnages que j'apparente à des contemporaines et à des contemporains, que j'apparente à des personnages que l'on connaît, on aura compris que c'est un jeu. Mon principe est qu'il ne faut jamais s'ennuyer dans un musée. Il ne faut pas aller dans un musée comme si on allait dans un cimetière. J'ai joué

plus d'une fois à ce jeu des ressemblances. On ne s'embête pas une seconde. Car admirer des chefs-d'oeuvre, cela ne veut pas dire que nous pleurons sur le passé.

Une promenade aux Tuileries, ce joli jardin d'amour, doit se terminer au Louvre. Quelle quiétude ! En quelque sorte, c'est le repos du voyageur souvent harassé, un large vue sur le monde des arts, et par chance un petit peu d'ignorance qui s'envole !

Tout le monde est d'accord : il ne faut pas tenter de tout voir en une seule visite. Il y a les classiques et il y a les classiques qu'on aime. Une première visite au Louvre ne devrait pas exclure les chefs-d'oeuvre suivants (à mon avis) :

1. Les "Deux esclaves" de Michel-Ange. Pièces d'une rare beauté, destinées au tombeau du Pape Jules II.

2. Le portrait de François 1^{er}, roi de France, par Jean Clouet.

3. Le portrait d'Elisabeth d'Autriche, reine de France, par François Clouet, fils de l'autre.

4. "La Bohémienne" de Frans Hals. Hollande.

par Éloi de Grandmont

5. "La victoire de Samothrace", "L'Aphrodite de Milo" (Vénus), "La Joconde". Inévitables.

6. Les Renoir, les Gauguin, les Van Gogh, les Cézanne.

Larousse écrit : "L'origine du mot *louvre* est demeurée obscure. Il serait dérivé du mot *lupara*, ce qui autoriserait à penser que des chiens dressés à la chasse au loup eurent leur chenil sur le futur emplacement du château des rois de France".

(23 novembre 1968)

21.

CHÉTICAMP ET L'ACADIE DU CAP-BRETON

Le livre admirable du Père Anselme Chiasson, capucin, m'avait déjà donné un coup de fouet et j'avais bien l'intention de m'arrêter plus d'une minute à Chéticamp. Je n'ai rien regretté. Parlons d'abord de l'ouvrage. Luc Lacoursière, que j'aime citer parce que sa compétence n'a jamais été mise en doute, écrit que le Père Anselme "a inscrit Chéticamp sur la carte internationale des études comparées

qui ont pour objet les traditions populaires françaises”.

Le Père Anselme a mis trente ans de recherches et de travail à la rédaction de son ouvrage. Qui dit mieux ? Ces Poirier, Aucoin, Deveau, Bourgeois, Cormier, Doucet, Larade, Maillet, Muise, Le Blanc et tant d'autres, pourquoi les retrouve-t-on là-bas, au Cap-Breton ? C'est qu'après et malgré leurs terribles épreuves, ils sont revenus sur leurs pas.

Chéticamp est un “pays” situé sur la côte occidentale de l'île du Cap-Breton, que l'on appelait autrefois l'île Royale. Le voyageur amateur d'histoire se souviendra des paroles de l'intendant Jacques de Meules (1685) : “La situation de ce pays... est si bien disposée qu'il semble qu'elle ait été placée en cet endroit pour se rendre maîtresse de toute l'Amérique septentrionale.” (Source : Revue d'Histoire de l'Amérique française). Le destin en décida autrement.

La question que souvent l'on nous pose est toujours la même. Qui sont donc ces Acadiens ? On dit qu'ils ne sont pas des Canadiens français, qu'ils ne sont pas Québécois. Cela est vrai et faux. Si le voyage en pays acadien est si

passionnant, en voici précisément la raison. Nous nous ressemblons comme des frères, comme des cousins, et nos origines lointaines sont les mêmes.

Ici, je me dois de suivre de très près l'ouvrage du Père Anselme, dont je ne saurais trop recommander la lecture à toute personne qui désire prendre des vacances un de ces jours en Acadie. Il y a deux fondations de l'Acadie. La première, en 1604, par le sieur de Monts, Jean de Biencourt, Louis Hébert, Samuel de Champlain et Marc Lescarbot (premier auteur dramatique d'Amérique du Nord!) Insuccès. Ça n'a pas marché, comme on dit au théâtre. Un pirate anglais, du nom de Samuel Argall, vint mettre fin à cette entreprise en 1613.

La deuxième. Le Père Anselme écrit : "Le véritable travail d'établissement commença en 1632 avec Isaac de Razilly qui emmena avec lui trois cents hommes d'élite recrutés en Touraine et en Poitou, tous Français, catholiques et de mœurs irréprochables, comme l'avait exigé Richelieu."

Vinrent les événements de 1755. Ce peuple, l'occupant avait juré de le "faire disparaître à

jamais". Dispersion. Déportation. A la baïonnette.

"Exil sans fin et d'une pitié sans égale dans l'histoire. Jetés sur des rives lointaines, et séparés les uns des autres, on les vit errer de ville en ville, sans amis, sans demeures, sans espérance humaine, résignés, et ne demandant à la terre qu'un tombeau" (Longfellow).

Résignés ? Pas tout à fait, quand même. Je suis allé à Chéticamp à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de son église Saint-Pierre (1893-1968). Cette église est une merveille. C'est, à ma connaissance, la plus belle église de la Nouvelle-Ecosse. Les Acadiens en sont très fiers. Ne passez pas par Chéticamp sans vous y arrêter. Cette église est l'oeuvre du Père Fiset et de l'architecte Ouellet.

Enfin, il y a un "petit musée" (bien modeste) où l'on peut acheter des souvenirs de Chéticamp. Là, j'ai vu une jeune vieille-dame m'expliquer et démontrer avec patience ce que je ne connaissais pas : carder la laine vierge, filer au rouet, teindre la laine et crocheter de très jolis motifs. Comme je m'offrais de la récompenser pour sa peine, elle refusa avec une dignité toute souriante. J'insistai. Elle accepta

par Éloi de Grandmont

en disant : "Ce sera pour l'agrandissement du petit musée".

Vous serez toujours bienvenus à Chéticamp, mais on doit se faire un devoir d'étudier un peu l'histoire de ce peuple acadien pour profiter complètement de son voyage.

On nous a appris que les Acadiens avaient été spoliés. Je suis bien de cet avis. Il y a un cas de spoliation poétique : une des trois circonscriptions électorales portait le nom de Juste-au-Corps. Un sir William Young, originaire d'Inverness, ne voulant pas de ce joli nom français, fit changer Juste-au-Corps en... Inverness !

(16 novembre 1968)

22.

AU CHÂTEAU DE SACHÉ : UN CERTAIN MONSIEUR BALZAC

Balzac aimait la Touraine et il y passa de beaux jours de méditation romanesque. On ne sait plus combien de ses ouvrages naquirent, précisément, au domaine de Saché.

Situons d'abord ce château, cette gentilhommière à vrai dire. Partant d'Azay-le-Rideau (magnifique château et terre de mes ancêtres), on arrive à Saché en peu de temps, direction sud-est (quelque chose comme cinq milles).

Balzac considérait Saché avec tendresse. Il en fit sa maison de campagne (Guide Michelin) de 1829 à 1837. J'ajoute, en passant, que les guides sont très utiles quand on voyage en France et ailleurs, et je les recommande aux touristes. Mais les dates inscrites dans les guides sont parfois discutables.

Le château de Saché n'aurait pas l'intérêt qu'il possède aujourd'hui s'il n'était devenu un musée balzacien. On ne peut quand même pas voyager en Touraine sans s'arrêter chez cet homme. Or, en réalité, il n'était pas chez lui au château de Saché.

Chez qui habitait-il ? Je laisse la parole à Balzac lui-même : "Saché est un débris de château sur l'Indre, dans une des plus délicieuses vallées de Touraine. Le propriétaire, homme de cinquante-cinq ans, m'a fait jadis sauter sur ses genoux. Il a une femme intolérante et dévote, bossue, peu spirituelle."

Au château de Saché, Balzac habitait chez Monsieur et Madame de Margonne.

Je cite encore Balzac : "J'y vais là pour lui. On m'accepte dans le pays comme un enfant. Je n'y ai aucune valeur, mais j'y suis libre et je suis heureux d'être là comme un moine dans

un monastère. Je vais toujours y méditer quelques ouvrages sérieux. Le ciel y est si pur, les chênes si beaux, le calme si vaste !”

Retenons une phrase : “Je vais toujours y méditer quelques ouvrages sérieux.” Peut-être ne dit-il point là toute la vérité ? Balzac a longtemps été couvert de dettes. Et, si l’on veut faire un jeu de mots facile, disons que Saché était un lieu bien caché !

Cependant, le pays lui plaisait. Marcel Bouteron, dont on ne peut pas discuter la compétence en cette matière, dit : “Saché, le lieu balzacien par excellence.” Je dois citer André Maurois : “Peu d’écrivains ont, autant que Balzac, imprégné leurs lecteurs. Un balzacien véritable vit dans l’univers de Balzac. En aucun lieu de France, il n’est plus heureux qu’à Saché...”

Balzac, que faisait-il au château de Saché ? Il y vivait, semble-t-il, comme un moine. Sans beaucoup d’amis, ni au masculin ni au féminin. Il pensait à son oeuvre. Il faisait des projets. Il marchait dans le jardin. Il s’enfermait dans sa chambre, que l’on peut voir encore aujourd’hui, respectée par la Fondation Méta-dier, et il écrivait comme un lion. Le mot n’est pas trop fort. Comme un lion.

J'écris cette chronique sur Saché, parce que nous fêtons un anniversaire. Dix ans. En 1958, la famille Métadier a fait don au département d'Indre-et-Loire du château, du parc et d'une collection considérable de documents touchants Balzac. Monsieur Métadier était encore conservateur de ce Musée Balzac quand je l'ai visité la dernière fois.

Deux questions se posent. Quelles sont les oeuvres majeures que Balzac écrivit à Saché ? On a le droit de prétendre que c'est à Saché qu'il écrivait ou qu'il traçait le plan ou même qu'il élaborait ou bâtissait *Louis Lambert*, *La Recherche de l'Absolu*, *Le Père Goriot*, *Eugénie Grandet* et, certainement, *Le Lys dans la Vallée*.

Que verrez-vous au musée de Saché ? Réponse à la deuxième question : un ensemble de documents provenant principalement de trois collections, celles de Métadier, bien sûr, d'Arrault et de Hennion. De nombreuses acquisitions s'y ajoutèrent par la suite. Des merveilles pour un amateur de Balzac.

Jean Chaillet a dit :

"Quel labeur dans ce lieu de repos !"

(21 décembre 1968)

23.

IL N'Y A PAS D'ESQUIMAUX EN TERRE ISLANDAISE

Et c'est bien dommage ! Car tout, en Islande, leur conviendrait. Mais Dieu n'a pas voulu qu'il y ait des Esquimaux en Islande. Je viens de voir dans un journal sérieux une photo sérieuse montrant des gens sérieux (des députés) siégeant en manches de chemise, comme des chefs syndicaux dont c'est un des uniformes favoris. Un phénomène atmosphérique a changé des tas de choses : le temps qu'il fait, et ce

temps-là n'est pas un temps rêvé pour les Esquimaux. Voilà pourquoi j'insiste pour parler de l'Islande !

Dans l'océan Atlantique du Nord, plus exactement aux confins de l'océan Arctique, cette île qu'on appelle en islandais Island et en anglais Iceland, touche le cercle polaire. Elle est séparée du Groënland par le détroit de Danemark et de la Scandinavie par la mer de Norvège. A cette époque-ci de l'année, la température moyenne dans la région de la capitale, Reykjavik, est de 55 degrés. Ça change !

L'Islande est une république depuis le 17 juin 1944, ce qui n'empêche pas que l'histoire de l'île est longue et passionnante. Dès le quatrième siècle, les marins connaissent l'existence de l'île; nous en avons la certitude. Mais il faut attendre jusqu'au neuvième siècle pour assister à un véritable établissement; ces premiers habitants ne devaient pas assurer une progéniture considérable, car il s'agissait d'ermites irlandais !

Il nous faut passer bien des pages intéressantes pour aller au principal. Et encore ! Le navigateur norvégien Erik le Rouge avait le don de tirer parti des situations les moins a-

vantageuses : son père ayant assassiné quelqu'un, le fils trouva à propos de prendre le large. Ainsi découvrit-il le Groënland, "le pays vert". Eriksson, fils du précédent, lui, découvrit "vraisemblablement" l'Amérique. Nous n'entrerons pas, si vous voulez bien, dans cette querelle réservée aux savants.

Pour fonder une république, il n'est pas indispensable d'être nombreux. Le premier décembre 1965, la population de l'Islande était de 192,000 habitants.

* * *

Lorsque le roi Christian III monta sur le trône, un certain ordre revint en Islande : rupture des relations commerciales avec les Britanniques et avec les Allemands. La religion luthérienne devient la religion officielle. On coupa le cou au dernier évêque catholique d'Islande, sans aucune forme de procès (1550). Le même sort fut réservé aux deux fils de l'évêque !

Ces mouvements excessifs furent suivis d'un peu plus de douceur. Mais une suite de mau-

vaies saisons poussa les Islandais à émigrer. Nous sommes en 1890. La population diminua rapidement. Détail intéressant : les Islandais choisirent le Canada.

En retour, beaucoup de Canadiens ont foulé le sol islandais. J'ai souvenance moi-même d'y être allé une bonne dizaine de fois. Pourquoi ? Reportons-nous à l'époque des avions à hélices. L'Islande est très bien située (à peu près à mi-chemin entre le Canada et l'Europe). La raison était suffisante pour faire cet arrêt obligatoire que nécessitent les chargements de pétrole. Les Américains y avaient songé avant nous lors de la dernière guerre. Un Américain pense toujours à tout !

L'aéroport qui est en même temps une base militaire des Etats-Unis se nomme Keflavik et il est situé à 35 milles au sud-ouest de Reykjavik. Ces mots peuvent sembler étranges. Dire que la langue islandaise est facile serait mentir. Mélange de norvégien ancien, d'allemand, de celte, de latin et de danois, l'islandais, pour parler franchement, ne s'apprend pas. Sauf sur les genoux de sa maman.

Un esprit sceptique se demande peut-être ce qu'il y a d'attirant en Islande. Tout, si je m'a-

par Éloi de Grandmont

dresse à un voyageur qui n'aime pas le conventionnel. Un jour, j'étais à Keflavik en compagnie de Jean Gascon et de Raoul Jobin. L'aérogare ne nous a pas semblé plus divertissant que celle qui, dans le temps, nous attendait à Montréal. Mais ces Islandais aux noms imprononçables nous traitaient avec l'amabilité la plus exquise.

Le paysage surprend. Un peu lunaire, un peu volcanique. Ceci vient du fait qu'il est encore jeune. Temps frais, sec, océanique (frais en été, doux en hiver) et ainsi champion pour la santé.

En toute sincérité, je me demande un peu pourquoi il n'y a pas d'Esquimaux en Islande !

(27 juillet 1968)

24.

ÎLE DE TANT D'AMOURS : LA CORSE

La saison touristique de la Corse, en l'an 1969, sera inévitablement considérable. Pour quelle raison ? Personne n'a oublié que Napoléon naquit à Ajaccio le 15 août 1769, donc il y a deux cents ans. Cela se fête et, croyez-moi, cela se fêtera et se célébrera très bien. En Corse, un personnage compte : Napoléon ou, si l'on préfère, Bonaparte.

Une personnage compte... ce n'est pas tout

à fait exact : deux personnages comptent. Le premier se nomme Napoléon et le second se nomme Tino Rossi. Un journaliste français a commis l'autre jour une indiscretion. Il a annoncé que pour la première fois le nom de Tino Rossi, sur une pochette de disque, passerait en second. En vedette : Napoléon. En vedette américaine (comme on dit) : Tino Rossi. La Corse est heureuse quand même.

La Corse est une île attrayante et facile d'accès. Le paquebot, l'avion, le voilier, le yacht de luxe... tous les moyens sont excellents pour vous conduire vers cette île de la Méditerranée. Le touriste est bienvenu. De Marseille ou de Nice, on doit compter une heure par avion et une dizaine d'heures par bateau. L'aménagement, du point de vue hôtels et restaurants, est excellent.

Mais enfin, me dira-t-on, qu'allons-nous faire en Corse ? A tout seigneur, tout honneur : Il faut vivre sur les traces de l'Empereur, dès qu'on met le pied sur l'île. Une visite s'impose au Musée napoléonien. Celui qui ne verrait pas ce musée serait indigne de l'admiration des Corses. La Maison natale de Napoléon, bien sûr. Je rappelle qu'il naquit le 15 août 1769, en la fête de l'Assomption, ce qui demeure une sorte de présage heureux.

Le fait est qu'il ira très loin. Aussi faut-il visiter la Cathédrale (seizième siècle) où le petit Napoléon fut baptisé. Puisque nous sommes à l'église, je voudrais vous faire part d'une découverte : il y a un saint Napoléon. Oui. Et quel jour célèbre-t-on la saint Napoléon ? Le 15 août. Coïncidence. Destin. Un peu d'influence auprès du pape. Tout compte fait, et les comptes qu'il a fallu faire pour avoir un saint Napoléon le jour de la naissance de l'Empereur, nous nous trouvons dans l'obligation de dire : Waterloo ! En popularité, l'Assomption a gagné.

Quand même, on se devait de justifier d'une façon ou d'une autre un "saint Napoléon". Là, je suis obligé de me reporter à des sources. Larousse parle de la chose : "Certains hagiographes pensent qu'il s'agit d'un certain personnage nommé Neopolus, qui aurait été martyrisé sous Dioclétien (fête le 15 août); d'autres croient qu'aucun saint n'a porté ce nom, qui serait une corruption de Neapolis (Naples)". Alors, nous ne sommes pas plus avancés du côté de la sainteté véritable !

La famille Bonaparte a une qualité qui n'est pas à dédaigner : elle est nombreuse. Charles-Marie Bonaparte (ou plus précisément Buona-

parte, nom que Napoléon jugea a propos de modifier en Bonaparte, pour plaire aux Français sans doute) épousa Maria Letizia Ramolino. Elle avait quatorze ans. Ils eurent treize enfants, dont huit survécurent. L'un d'eux allait se couvrir de gloire et se nommer, lui-même, Napoléon Premier. Le chiffre est là pour dire sans le dire qu'il y en aura d'autres. Il ne se trompait pas.

Un jeune et beau prince, qu'on appela l'Aiglou, fit beaucoup pour la gloire de son père. Edmond Rostand aussi. L'esprit de famille qui règne dans la famille corse est indéniable. L'empereur fera que : Joseph, frère aîné de Napoléon, deviendra roi de Naples, puis roi d'Espagne; Napoléon II sera roi de Rome, empereur des Français et duc de Reichstadt; Lucien sera prince de Canino; Elisa sera grande-duchesse de Toscane; Louis sera roi de Hollande; Pauline, si belle qu'elle attirera tous les regards de l'Europe, devint princesse Borghèse, posa nue en *Vénus victorieuse* pour le sculpteur Canova et ne vécut en somme que de ses charmes... Etc.

La fin est tout de suite moins brillante, mais deviendra glorieuse. 1821. Le 15 avril,

par Éloi de Grandmont

mourant, il dicte : "Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé."

La Corse, une île incroyable. Tino, un séducteur incroyable. Napoléon, un personnage incroyable. Au Musée de Versailles, il y a une statue intitulée "Les derniers jours de Napoléon" et on croit l'entendre murmurer ce que véritablement il a dit : "Quel roman que ma vie !"

(8 février 1969)

25.

JE REVIENS AU PAYS

Il y a vingt-cinq ans, 1944, je faisais mes débuts de journaliste professionnel. J'étais heureux et malheureux à la fois, car j'avais vécu ma jeunesse sur les plages d'un grand fleuve (le fleuve Saint-Laurent, pour ne pas le nommer) et j'avais tant aimé regarder passer les grands bateaux blancs que l'envie de voyager m'est venue très vite. L'idée de s'enfuir n'est pas très belle en soi, mais l'idée de connaître le monde a du bon. On dit que les voyages forment la jeunesse et je ne veux pas en discuter,

je préfère affirmer que les voyages ont formé la mienne, plutôt que les grandes écoles. Paix aux grandes écoles qui, toutes, ont des mérites indiscutables...

Quand on revient d'Europe pour la première fois, à bord d'un cargo de deuxième ordre, on est ébloui par la remontée du fleuve Saint-Laurent. Même en pleine nuit, le spectacle est féérique. Des dizaines de personnes, en costumes nocturnes regardaient passer les villages. Dans leurs yeux, je voyais leur joie. Quel beau pays !

Le bateau n'était pas grand-chose, mais le fleuve Saint-Laurent était, lui, majestueux. La lumière des phares ne me disait pas plus qu'il ne faut qu'elle dise à un bon pilote, mais une simple lumière d'une simple maison de village en disait beaucoup à l'étranger comme au jeune voyageur du pays. Qu'est-ce que tout cela ? Un pays nouveau ? Un continent peut-être ? Une terre nouvelle ? Oui, chaque fois, une terre nouvelle. Je disais à ma voisine : "Jamais je n'avais imaginé que ces rives étaient si jolies, si poétiques, si mystérieuses."

Lorsque vient l'aube, le mystère cède la place à la grandeur, à la force et "au barbouillotte-

ment" (charmante expression gaspésienne) des vagues. Les vents frisquets, piquants et iodés sont revigorants. En 1967, à bord du paquebot *France*, lors de sa traversée inaugurale vers Québec, je refaisais le même trajet enchanteur. Je ne pouvais m'empêcher de penser à Damase Potvin et à son livre : *Le Saint-Laurent et ses Îles*. Il avait raison d'écrire : "Ce n'est pas seulement par sa puissance et l'extrême variété des paysages à travers lesquels se développe son cours que le Saint-Laurent est le plus beau fleuve de l'univers. C'est aussi par la multitude des souvenirs historiques et humains qu'il déroule le long de ses rives et qui s'accrochent à ses caps et à ses îles; c'est de ce côté-là surtout qu'il puise sa noblesse."

Le fleuve Saint-Laurent, le plus grand fleuve de l'Amérique du Nord ! L'ampleur de son "avenue" sur l'Atlantique demeure sans égale, tout comme l'avenue de l'Opéra de Paris ! Chaque fois que je suis revenu de France j'ai toujours eu cette même impression.

Grand voyageur devant l'Eternel, j'ai une certaine fierté à dire que, depuis tant d'années, je n'ai pas connu de retours plus prenants. Je reviens au pays.

Voyageurs ou Touristes

On dira que je profite de l'occasion pour "vendre" le fleuve Saint-Laurent... Possible. D'autres, qui ont voyagé, répondront qu'ils ont connu des paysages plus glorieux. Possible. Mais un coucher de soleil sur le lac Saint-Pierre fait oublier celui de la baie de Naples ou celui de la Costa del Sol.

Quand j'ai voyagé à bord du beau paquebot russe *Alexandre Pouchkine*, sur le fleuve Saint-Laurent, je n'ai entendu que des exclamations de joie et d'admiration.

Pour finir, répétons en chœur : "Vive notre grand fleuve" ! Mais, si cela était possible, il serait bien agréable que, sur ce grand fleuve nous "prenions le bateau" à bord d'embarcations de chez nous. *Bien de chez nous.*

(20 septembre 1969)

POSTFACE

Les écrivains ne sont pas aussi vaniteux qu'on veut bien le prétendre. Ils ne reçoivent pas des milliers de lettres, car ils ne sont pas des vedettes. Ils en reçoivent une, de temps en temps.

Monsieur Despins, "marin au long cours" pendant plusieurs années, m'écrit : "Parmi les cours d'eau sur lesquels il m'a été possible de naviguer, notre Saint-Laurent reste ce que j'appelle, avec une grande fierté, le Fleuve des fleuves."

A la fin de sa lettre, flatteuse pour le beau fleuve, ce marin proclame : "Ensemble, saluons notre noble Saint-Laurent !"

* * *

Voyageurs ou Touristes

En langage du coeur, je ne peux remonter le Saint-Laurent sans penser à Guillaume Apollinaire. "Les effluves salins donnaient à tes lèvres le goût de la mer." Toute la Gaspésie me rappelle mes folles années.

"Il est si doux de vivre." Molière l'a dit avant moi.

En langage de raison, maintenant, j'ose prétendre que le monde, celui-ci au moins, est à nous, malgré les querelles, les accrochages, les guerres. Peut-être que, dans d'autres mondes, lorsque nous aurons passé je ne sais plus trop quel Styx, nous connaissons des voyages de l'âme...

Que la terre,

Que la mer,

Que le ciel,

Soient, en attendant mieux,

Notre récompense !

Amen.

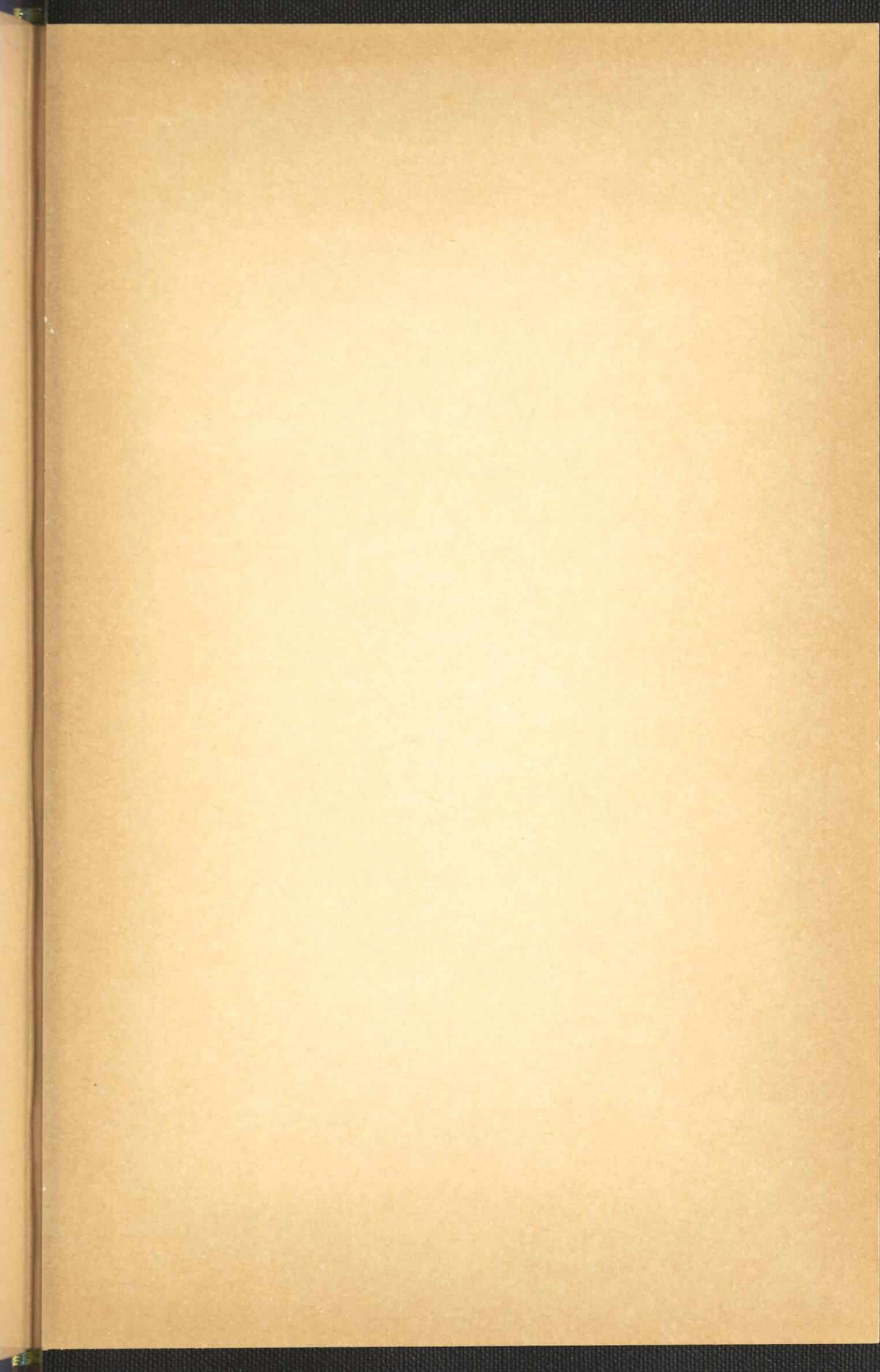
TABLE

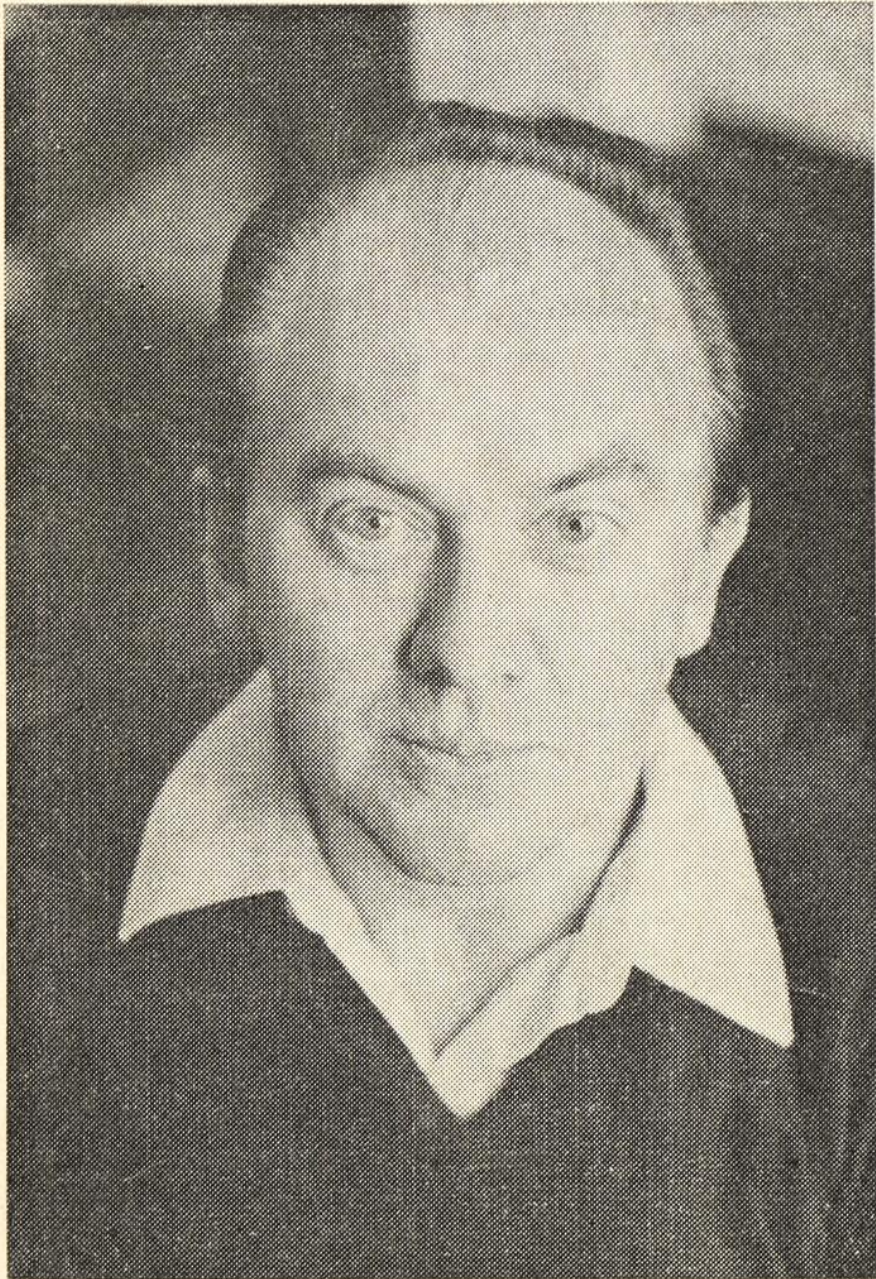
Préface d'André Boily	11
1. Le collège de ma jeunesse devient le séminaire de la matraque	15
2. Parlons quand même de ce que nous avons vu!	21
3. Quel homme de goût, ce docteur Munthe!	27
4. Les amants de Vérone sont innombrables....	33
5. Des touristes nouveaux dans la mer Egée	39
6. En Grèce, j'ai découvert la grandeur de la barbe	45
7. Montréalais tenu responsable d'une "bombe" en Ontario	51
8. Rendez-vous de l'Europe et rendez-vous du monde	63
9. On revient toujours à Vienne et à son Manège espagnol	69
10. En avant, l'armée des photographes!.....	73
11. La gentillesse existe encore.....	79
12. Le Québécois n'a plus besoin de ce secret	85
13. A New York, chez un homme très riche M. Frick	91

14. Dans Venise la rouge, "pas un cheval qui bouge"	97
15. Le Kervansaray est champion en Orient....	101
16. Positano: "C'est un lieu de rêve" (Steinbeck)	105
17. "La Capricieuse" nous est revenue.....	109
18. Les grands travaux de Louisbourg.....	115
19. 1968 aurait pu être "l'année Zwawa"?.....	121
20. L'image l'emporte sur les mots?.....	127
21. Chéticamp et l'Acadie du Cap-Breton.....	133
22. Au château de Saché: un certain Monsieur Balzac	139
23. Il n'y a pas d'Esquimaux en terre islandaise	143
24. Ile de tant d'amours: la Corse.....	149
25. Je reviens au pays.....	155
Postface	159

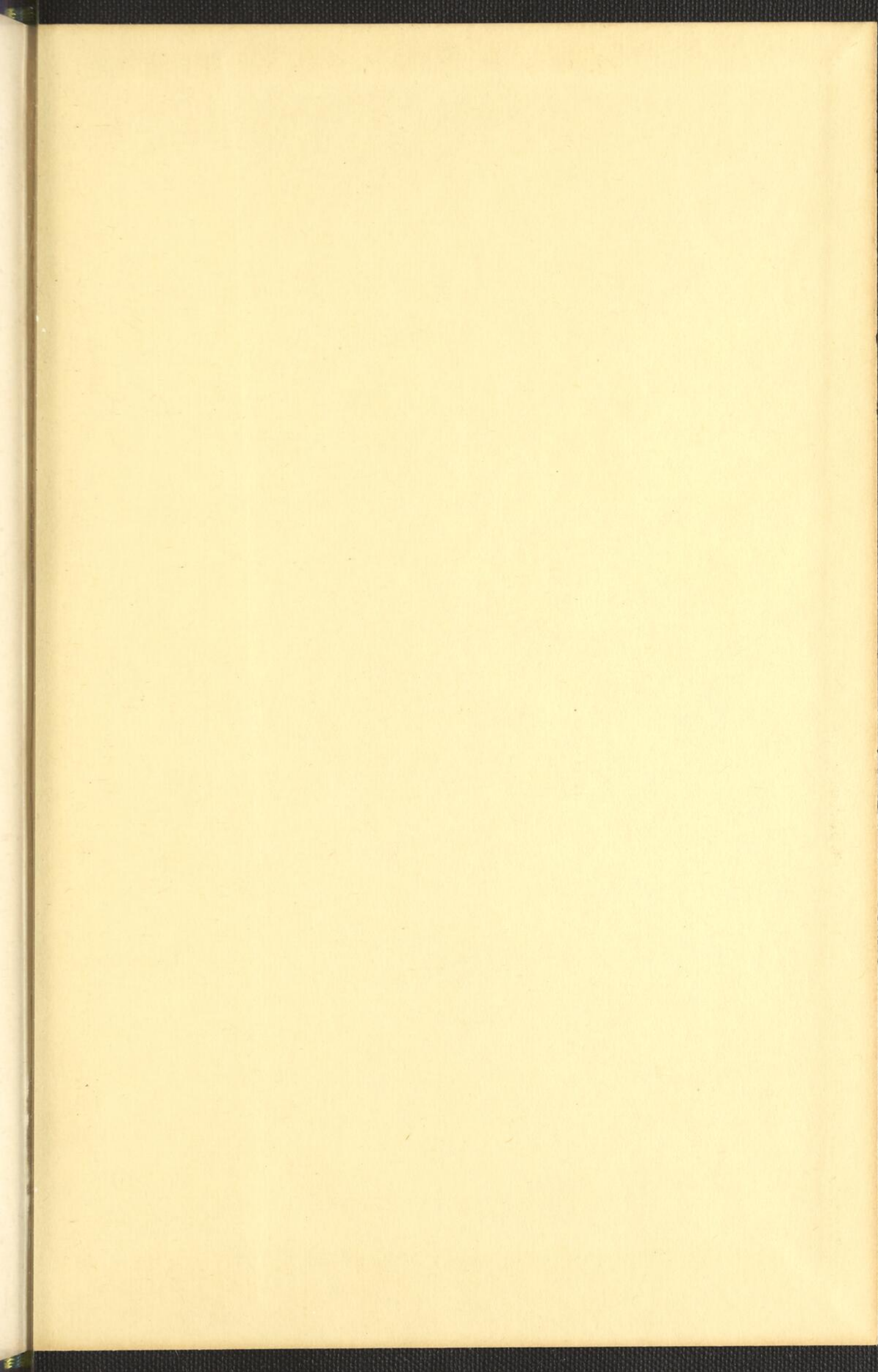
(À suivre, comme le guide !)

Achevé d'imprimer
en février 1970 par
l'Imprimerie de la Rive Sud Ltée,
à Nicolet (Québec).





(photo Paris Match)



RELIURE
PRÉFONTAINE
THIÉBAUD

BNQ



000 336 523